



HAL
open science

Etudes de cas sur la vulnérabilité et l'adaptabilité des éleveurs face aux événements dans la commune de **Hombori au Mali**

Sergio Dario Magnani

► **To cite this version:**

Sergio Dario Magnani. Etudes de cas sur la vulnérabilité et l'adaptabilité des éleveurs face aux événements dans la commune de Hombori au Mali. [Rapport de recherche] IRAM. 2010. hal-02960098

HAL Id: hal-02960098

<https://hal.science/hal-02960098v1>

Submitted on 7 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ECLIS Environnement Climat et Société

Projet de recherche sur la contribution de l'élevage à la réduction de la vulnérabilité des ruraux et à leur adaptabilité aux changements climatiques et sociétaux en Afrique sub-saharienne

Financement Agence Nationale de la Recherche

RAPPORT DE RECHERCHE

Etudes de cas sur la vulnérabilité et l'adaptabilité des éleveurs face aux événements dans la commune de Hombori au Mali

**Vulnérabilité/résilience de l'élevage au climat, occupation des sols,
mobilité, droits d'accès**

Tâche ELEV Délivrable ELEV 3.2

Sergio Magnani

Socio-anthropologue

Sous la direction de Bernard Bonnet

Mai 2010

• **iram Paris** (siège social)

49, rue de la Glacière 75013 Paris France

Tél. : 33 (0)1 44 08 67 67 • Fax : 33 (0)1 43 31 66 31

iram@iram-fr.org • www.iram-fr.org

• **iram Montpellier**

Parc scientifique Agropolis Bâtiment 3 •

34980 Montferrier sur Lez France

Tél. : 33 (0)4 99 23 24 67 • Fax : 33 (0)4 99 23 24 68

Sommaire

SOMMAIRE	3
1. INTRODUCTION	5
2. METHODE ET DEROULEMENT DE L'ETUDE	6
3. SYNTHESE DES PRINCIPALES TENDANCES OBSERVEES	8
3.1. Définition et typologie des familles rencontrées	8
3.2. Les différents systèmes de mobilité	11
3.3. La nature des événements qui ont mis à l'épreuve les vulnérabilités des familles rencontrées	14
3.3.1. L'importance majeure des sécheresses dans les trajectoires familiales	14
3.3.2. Les maladies des animaux dont l'incidence est renforcée par les sécheresses	15
3.3.3. Mais aussi la santé humaine	15
3.3.4. L'envolée des prix des céréales facteur de vulnérabilité	15
3.3.5. L'importance croissante des charges liées aux dégâts des champs	16
3.4. Trajectoires familiales et facteurs de vulnérabilité et d'adaptation	16
3.4.1. Le rôle central de l'élevage dans la résilience des familles face aux crises	16
3.4.2. L'importance de l'exode pour ceux qui ne disposaient pas de l'élevage comme amortisseur de la crise	17
3.4.3. Les tactiques de diversification des ménages paysans	17
3.4.4. Diversification des exploitations pastorale par le commerce	18
3.4.5. Le rôle crucial de la mobilité dans la sécurisation des élevages et des éleveurs	18
3.4.6. Les tactiques de reconstitutions du cheptel	19
3.4.7. Les contraintes de l'agro-pastoralisme : la force de travail	19

3.5. Conséquences de la réduction de la mobilité et de l'augmentation des mares dans la commune	20
3.5.1. Les conséquences de la réduction de la mobilité chez les éleveurs résidents	20
3.5.2. Les changements induits par l'augmentation des mares du Gourma dans les relations avec les transhumants	20
3.6. Médiation et gestion des conflits d'accès aux ressources	22
3.7. Vision prospective : les enjeux pour les prochaines années	23
3.7.1. Les analyses issues des entretiens individuels	23
3.7.2. Les analyses issues de l'atelier communal organisé à l'issu des études de cas	24
4. ETUDES DE CAS	26
<hr/>	
4.1. Agriculteurs, agriculteurs-éleveurs et ex-pasteurs ayant subi les grandes sécheresses	26
4.1.1. Amadou Ngouro chef de village de Kelmi - «Un agriculteur projeté en ville » E1	26
4.1.2. Boureima Sidia-Village de Dunguri E7	31
4.1.3. Amadou « Djadje » Boulo Moto-Ville d'Hombori E5	37
4.2. Agro-pasteurs ayant retrouvé un certain équilibre entre agriculture et élevage à l'issu des grandes sécheresses	40
4.2.1. Hama Addou Bairi site Timbador E2	40
4.2.2. Amidou Amadou-Village de Kiri E3	47
4.2.3. Amadou « Djadje Sékou » Hammadoun-Village de Dossu E6	54
4.3. Les systèmes où la mobilité continue à jouer un rôle central	59
4.3.1. Un pasteur Fulankriabé : Oumad Meytou-terroir d'attache Wami E4	59
4.3.2. Les transhumants <i>bourgonkobe</i>	66
4.3.3. Daw Modi-Village de Fatoma « Un propriétaire absentéiste » E8	67
4.3.4. Ali et Bara Bari-Kala Siru E9	70
5. ANNEXES	73
<hr/>	
5.1. Trame d'entretien utilisée	73
5.2. Chronogramme de travail et personnes rencontrées	81

1. Introduction

Ce travail d'études de cas a été réalisé sur le terrain d'Hombori, au Mali, dans le cadre du projet ANR Eclis qui se propose d'étudier, à l'aide d'une approche pluridisciplinaire, diachronique et comparative, la nature de la contribution des activités d'élevage à la réduction de la vulnérabilité des ménages sahéliens sur quatre sites¹ retenus car représentatifs de réalités et dynamiques différentes à l'échelle sous-régionale.

Une des idées centrales du projet de recherche est la mise en relation des concepts de vulnérabilité et résilience des écosystèmes avec ceux de vulnérabilité et adaptabilité des sociétés dans leur diversité. Dans ce cadre structurant, le travail d'études de cas a été organisé autour de deux axes de recherches :

1. les modèles de mobilité pratiqués par les agro-éleveurs rencontrés en relation étroite avec les dynamiques historiques d'usage des ressources naturelles,
2. les trajectoires des exploitations à travers un ensemble d'événements perçus comme susceptibles de remettre en cause les modes de vie des familles en milieu rural.

Le premier axe de recherche vise à faire émerger les changements dans les systèmes de mobilité adoptés par les agro-éleveurs en fonction de la disponibilité et de l'usage des ressources naturelles.

Le deuxième axe essaie d'éclaircir les facteurs de vulnérabilité des différentes exploitations à travers une analyse historique des trajectoires familiales reconstruites par les interviewés à partir d'un ensemble d'événements perçus comme particulièrement marquants pour la vie socioprofessionnelle et économique des ménages.

Un dernier axe de questionnement cherche enfin à mettre en évidence les éléments de vision prospective que portent les chefs de famille rencontrés sur les enjeux sociaux, écologiques, économiques et politiques qui, dans les prochaines années, seraient susceptibles d'augmenter ou de réduire leur vulnérabilité et leur adaptabilité.

¹ Les sites en question sont : Tessekré (Sénégal), Dantiandou (Niger), Hombori (Mali) et Bassila (Benin).

2. Méthode et déroulement de l'étude

Ce travail a consisté en la réalisation de neuf études de cas relatifs, en grande majorité, à des familles d'agro-pasteurs résidents dans la commune d'Hombori. Les études de cas doivent mettre en évidence les histoires et les trajectoires des familles élargies, les stratégies et les adaptations des ménages dans le détail des changements sociaux et économiques vécus depuis 1973.

Une mission sur le terrain de trois semaines a été menée dans la commune d'Hombori entre le premier et le vingt-deux décembre 2009. Pour l'échantillonnage des familles, nous avons tenu compte des acquis d'un précédent travail de terrain effectué sur la même commune entre avril et Juin 2009, toujours dans le cadre d'Eclis². L'objectif de la première mission était essentiellement la mise en évidence d'une grammaire des formes de sécurisation et la mise en forme d'une *typologie* qualitative des formes de production et des systèmes de sécurisation adoptés. Etant donné la cohérence entre les deux sujets, ce choix comportait plusieurs avantages : reprendre des contacts déjà établis, vérifier les données ressorties de la première étude (plus de données de meilleure qualité) et suivre l'évolution des exploitations à la sortie de l'année 2009 qui a été plutôt critique à cause de l'installation tardive des pluies. Cette année, la continuité dans l'observation des trajectoires des exploitations mises à l'épreuve par l'installation tardive des pluies a permis d'avoir une idée plus précise du point d'arrivée des systèmes agro-pastoraux étudiés dans leur dimension historique. L'échantillonnage a été aussi calé sur la *typologie* qualitative mise en forme ensuite durant le stage de recherche. Nous avons ainsi essayé de diversifier les exploitations visitées non seulement en fonction de l'appartenance socioculturelle mais aussi des caractéristiques de leur mode de production et des stratégies de sécurisation adoptées. Les études de cas ont été construites suite à l'analyse comparée des entretiens individuels menés avec différents membres (chef de famille, fils aînés et cadets, femmes) des familles élargies pendant les deux séjours de travail³.

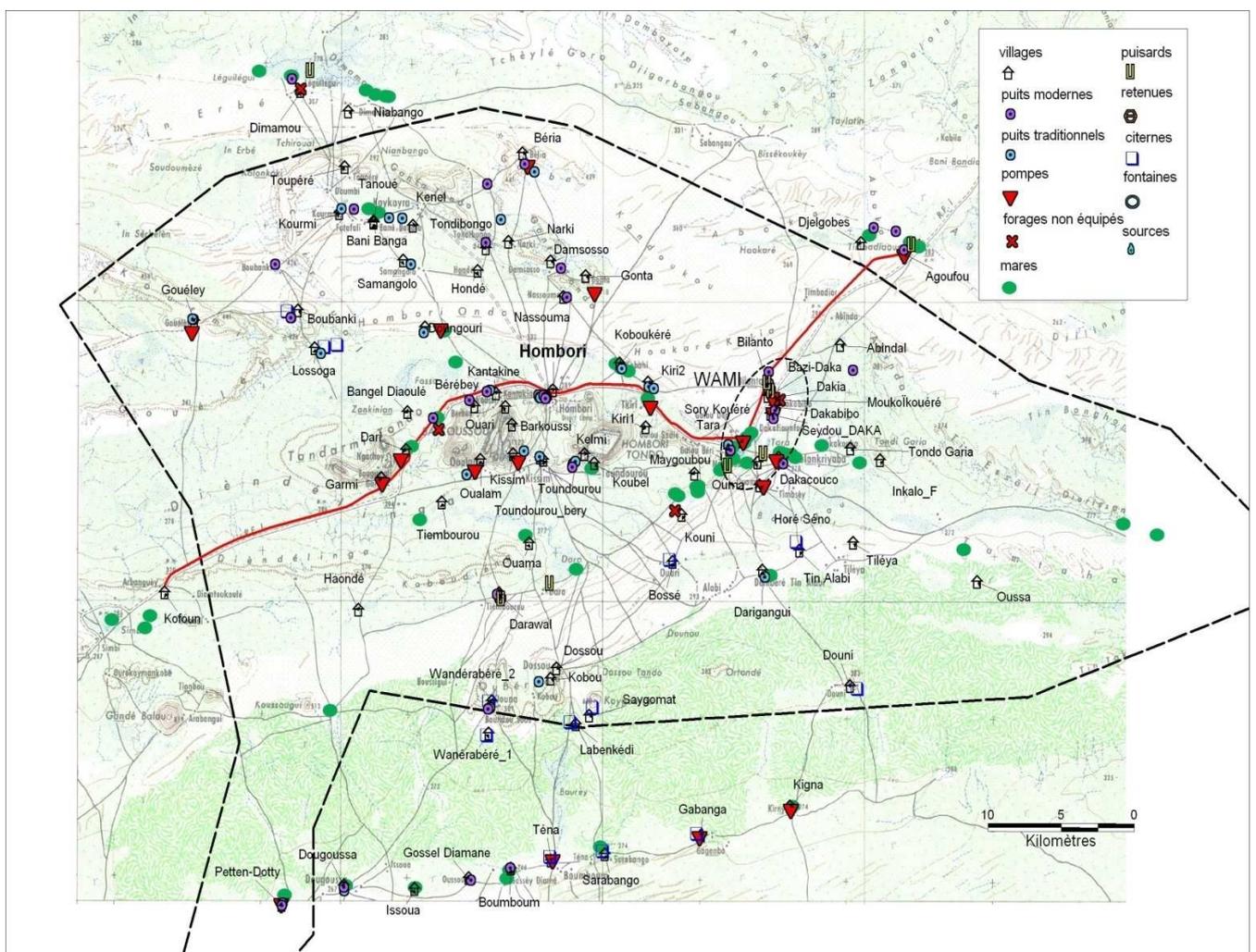
Ainsi, sept études de cas ont été réalisées sur la commune d'Hombori et deux autres ont été conduites lors d'une séance de travail d'une journée menée dans la commune de Fatoma,

² Un stage de recherche a été effectué sur le terrain d'Hombori dans le cadre de la tâche SOCEL : *Formes de sécurisation des ménages d'éleveurs et validation d'un modèle de vulnérabilité dans le Gourma malien*.

³ Pendant la première sortie sur le terrain (avril-juin 2009), 19 exploitations ont été visitées en séjournant sur place pour une période variable entre une et deux journées. S'il n'était pas possible de dormir sur place, un deuxième passage était effectué pour rencontrer d'autres acteurs (fils et femmes) et suivre l'évolution de la saison sèche. Pendant la deuxième tournée (décembre 2009) des entretiens individuels ont été menés avec les chefs des familles rencontrés, sept sur Hombori et deux à Fatoma, mais nous avons toujours évité de dormir sur place à cause de l'alarme insécurité lancée par les ambassades occidentales suite à l'enlèvement d'un ressortissant français.

près de Sévaré, avec des agro-éleveurs du Delta intérieur du Niger dont les animaux transhument dans le Gourma en hivernage.

A la fin des enquêtes de terrain, une séance de travail a été organisée dans les locaux de la mairie d'Hombori pour discuter avec différents acteurs et personnes ressources des tendances lourdes qui intéressent l'élevage à Hombori, des évolutions perçues comme possibles dans le futur et des actions qui seraient envisageables d'entreprendre.



Carte de la commune d'Hombori avec la distribution et la typologie des points d'eau (LMTG, 2009).

3. Synthèse des principales tendances observées

3.1. Définition et typologie des familles rencontrées

Un regard à l'histoire d'Hombori et, plus en général, du Gourma méridional permet de comprendre la complexité et la diversité socioculturelle des populations qui y cohabitent. Sans trop rentrer dans les détails, il faut souligner que cette portion du Gourma est située au carrefour entre les différentes zones d'influence Tamasheq, Songhay et Fulbé. La commune d'Hombori avec la présence d'une chefferie songhay puissante représentait une exception face à la domination presque généralisée des Tamasheq sur le Gourma malien. Zone d'influence peule au temps de l'Empire de Macina et, en moindre mesure, au temps de l'Empire toucouleur fondé par El Hadj Umar Tall, Hombori a toujours été un territoire de contact caractérisé par la forte insécurité des plaines, d'où les fascinants villages bâtis sur les pentes des montagnes. Au cours des siècles, des institutions étatiques structurées et centralisées ont alterné prenant des formes d'expression du pouvoir plus flexibles et décentralisées, fruit de relations de soumission, alliance, paiement d'impôt, règles de partage des ressources naturelles constamment renégociées. La prééminence militaire des populations pastorales (Peuls, Tamasheq) se reflétait dans l'importance symbolique, autre qu'économique, attribué à l'élevage et à la possession du bétail. Régulée par les fréquentes razziah, la possession du bétail était, dans ce contexte, strictement liée à l'organisation sociopolitique et aux rapports hiérarchiques structurant l'ordre social (noblesse, clergé, hommes libres et à l'échelon plus bas les esclaves). L'agriculture était considérée par les Peuls et les Tamasheq comme un travail dégradant dont l'exécution revenait aux esclaves. Pourtant pour d'autres groupes socioculturels, Songhay, Bellah, Riimaybé⁴ et Dogon, l'agriculture demeure, de nos

⁴ Les anciens esclaves des Peuls et des Songhay. Assimilés culturellement aux couches dominantes, ils habitent des villages sédentaires et se dédient à l'agriculture, à l'élevage et à tout un ensemble de travaux saisonniers salariés ou rémunérés en nature. En général, les Riimaybé et les Bellah ont su dans le temps acquérir une réelle autonomie économique et politique vis-à-vis de leurs anciens patrons. Il faut souligner toutefois que, dans le contexte du Gourma, les clivages sociaux demeurent centraux dans la vie sociale et économique de la Commune (mariages, droits fonciers, organisation du travail).

jours encore, l'activité productive la plus importante (bien qu'intégrée par d'autres travaux salariés ou non) non seulement en termes de valeur économique, mais aussi et surtout au niveau symbolique, social et identitaire.

Bien que dans un cadre complètement différent de celui du passé, les éléments culturels et identitaires jouent encore aujourd'hui un rôle prééminent dans les systèmes productifs et dans les relations entre groupes sociaux et culturels. Si l'agro-pastoralisme est de plus en plus fréquent, indépendamment de l'appartenance socioculturelle, cette dernière continue à orienter les pratiques et les techniques de production. Les activités agricoles et d'élevage sont différemment pratiquées selon les caractéristiques des exploitations (identité professionnelle, appartenance socioculturelle, savoirs, connaissances et relations) et la valeur économique et socioculturelle qui leur est attribuée.

Ce contexte social riche et complexe façonne la diversité des systèmes de production et de sécurisation que nous avons essayée de retracer. La présentation synthétique permettra au lecteur de différencier les études de cas selon des catégories autres que celles exprimées par la simple dichotomie élevage/agriculture, produisant ainsi un cadre d'analyse de la réalité rurale à la fois plus complexe et complet.

Les études de cas qui sont restituées dans ce document ont pour trait commun d'intégrer ou d'avoir intégré à une phase de leur évolution l'activité d'élevage. Pour tenter de clarifier les termes qui caractérisent de manière générale ces études de cas nous conviendrons d'une définition qui croise en même temps la dimension sociale de l'élevage dans la famille et l'importance économique de l'élevage dans les revenus.

On retrouvera trois grands groupes de situations en fonction de la place de l'élevage dans les systèmes et de la vulnérabilité consécutive aux événements qui ont marqué leurs trajectoires familiales :

Les systèmes où l'élevage est peu présent ou a régressé suite aux événements subis notamment les sécheresses de 1973 et 1984 :

- **un agriculteur songhay sédentaire (étude n°1), propriétaire de quelques têtes de petits ruminants**, qui subsiste en milieu rural grâce aux travaux salariés qu'il accomplit en ville.
- **un agriculteur-éleveur Bellah⁵ dont l'identité demeure très liée à l'agriculture**, mais qui a fait de la diversification des activités, la principale stratégie de sécurisation de son exploitation (étude n°7).

⁵ Ce groupe social est composé par les anciens esclaves noirs des Tamasheq dont la plupart sont aujourd'hui affranchis.

- **un ex-pasteur peul sorti du système pastoral et devenu agriculteur.** Il s'était installé en ville pour commercialiser son lait, puis ayant perdu la majorité de son bétail, il a dû cesser l'activité pastorale pour se mettre à l'agriculture en milieu rural et aux petits emplois salariés en ville (étude n°5).

Les systèmes agro-pastoraux dans lesquels un certain équilibre semble avoir été trouvé entre activité agricole et élevage même si les trajectoires ont été marquées aussi par les sécheresses précédentes :

- **un agro-pasteur peul Djelgo⁶ d'origine pastorale ayant aussi intégré l'agriculture** de façon plus importante suite à la grande sécheresse de 1984 (étude n°2).
- **un agro-pasteur Diallo⁷ d'origine pastorale qui, suite à la sécheresse de 1973,** a bouleversé les circuits de mobilité pratiqués et s'est mis à l'agriculture après des pertes importantes de bétail subies en 1984 (étude n°3).
- **un agro-pasteur peul Diallo qui intègre, de façon très intéressante, activités agricoles et pastorales** grâce à des déplacements réguliers entre campement de saison sèche et d'hivernage rendus possibles par la possession de réservoirs d'eau (étude n°6).

Les systèmes pastoraux dans lesquels les troupeaux et la mobilité jouent un rôle central :

- **un grand pasteur Fulankriabé⁸ qui n'a pas assez de main d'œuvre pour cultiver les champs** et dont la subsistance dépend exclusivement de l'élevage (étude n°4).
- **deux pasteurs transhumants** provenant de la zone du Delta intérieur du Niger dont les troupeaux transhument en saison d'hivernage dans le Gourma :
 - La première étude de cas, **caractérisée par une gestion du troupeau confiée à des bergers de confiance**, la famille ayant développé le commerce en Côte d'Ivoire, l'élevage étant plutôt une source de prestige qu'une activité économique à proprement parler (étude n°8).

⁶ Les Djelgobé sont un groupe lignager peul provenant du Nord du Burkina Faso. Marie et Marie (Marie J. et Marie J., 1974. *La Région de Hombori, essai de géographie régionale en zone sahélienne*, s.n. 318 p.) les décrivent comme des grands éleveurs pratiquant des circuits de mobilité assez importants entre le Burkina et le Gourma malien.

⁷ Les Dialloubé sont un autre groupe lignager peul présent sur le territoire de la Commune.

⁸ Les Fulankriabé sont un groupe lignager peul caractérisé par des relations historiques très strictes avec certains groupes tamasheq et songhay. Les fulankriabé parlent un idiome qui intègre des éléments linguistiques songhay et tamasheq.

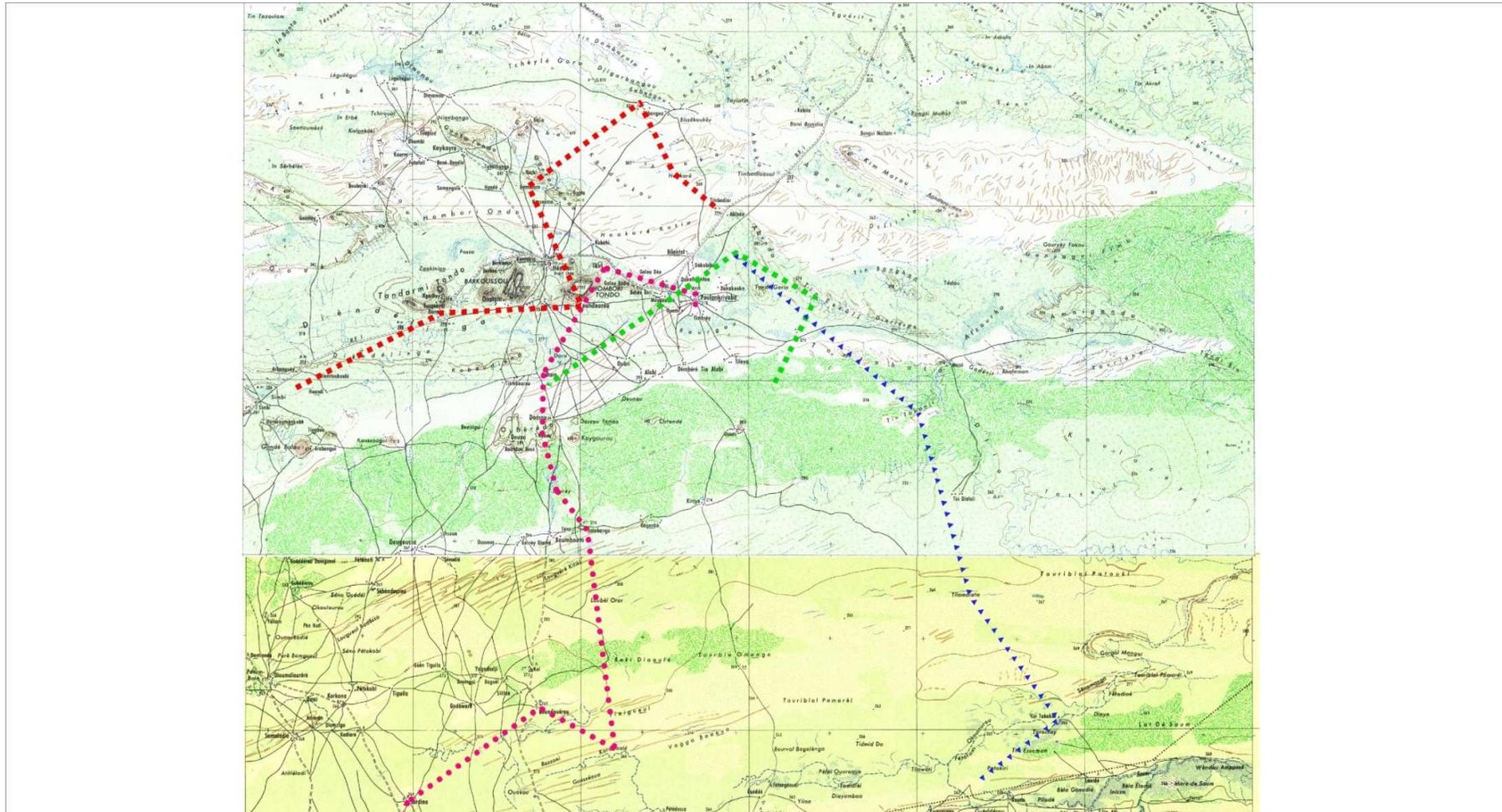
- La deuxième étude de cas présente **une gestion du troupeau en direct par des propriétaires/bergers** qui conduisent eux-mêmes leurs animaux sur les pâturages du Gourma et, donc, directement confrontés aux contraintes s'imposant lors de la transhumance (étude n°9).

3.2. Les différents systèmes de mobilité

La dernière saison des pluies 2009 a été particulièrement critique, ce cas permet d'approcher différentes formes de mobilité que l'on peut qualifier «d'exceptionnelle» ou «d'urgence» pratiquées par trois des éleveurs rencontrés. La carte fait apparaître la description détaillée des parcours à l'aller, telle qu'on la retrouve dans le texte de ces trois études de cas et montre comment l'accès à chacun des espaces et des ressources doit être réfléchi et négocié.

- L'itinéraire en rouge au Nord Ouest de la carte est celui suivi en 2009 par Hamma (étude de cas 2). Il commence un périple qui s'organise sur un cycle d'une année complète. En Janvier il part à Aokara, à la limite nord-est de la commune d'Hombori, pour y rester un mois et demi en abreuvant à la mare d'Agoufou. Il se déplace, ensuite, à Sambangu, quelques dix kilomètres au nord, à cause d'une pluie précoce, pour redescendre ensuite à Domsosso, à côté de Gonta. Il y négocie à cinquante milles Fcfa l'abreuvement des animaux pour un mois. Mi-avril il est dans la plaine au sud d'Hombori, près de Toundourou où il a trouvé des poches de pâturage et profite de la gratuité de l'eau du puits. Il y reste jusqu'à fin Juin pour se déplacer à l'ouest à Nbella Djam en passant par Garmi (75 km, 150 km avec le retour).
- L'itinéraire en mauve qui décrit un grand « S » à partir du Sud-Est est celui de Sambo (étude de cas n° 3) Cette année 2009 la longue durée de la soudure oblige Sambo à se déplacer vers le Sud lors de la tombée sur Hombori de la première bonne pluie le 12 Juin. La destination finale est Gassel dans la commune de Mondoro, en tout le déplacement prend trois mois repartis sur plusieurs étapes : Fetenkolle Dossu, Sarabangu, Luggol Orowa, Karakaolé, Bundu Eirou et Saré Dina. Il reviendra deux mois après à la mi-septembre (101 Km, 202 avec le retour).
- L'itinéraire en vert et en bleu fait apparaître un même circuit (étude de cas n° 4). Les bovins et les petits ruminants sont conduits ensemble en hivernage, sur le site d'attache Agaddawid, et, en saison froide, sur le site de Tin Silfi où les animaux sont abreuvés dans la mare de Wami. Le mauvais état des pâturages en saison sèche oblige à séparer le troupeau en deux parties :

- Les petits ruminants, les laitières et les vaches fatiguées bougent avec la famille à Darawal, site situé à une quinzaine de kilomètres au sud de la ville d'Hombori aux pieds d'une chaîne de dunes (44 km, 88 avec le retour).
- Le reste du troupeau bovin part plus loin, vers Boulekessi, dans la commune de Mondoro. Ousmane, le fils aîné, son petit frère et un berger passent par Tin Takani, Tinlamdjata et Tin Tabakat sans s'arrêter à cause de la pénurie d'eau et du mauvais état des pâturages. Une fois arrivés à Boulekessi ils paient trois puisards à 3.000 Fcfa chacun, l'eau est abondante et proche de la surface et les animaux s'y abreuvent pendant deux mois et demi avant l'arrivée des pluies (73 km, 146 avec le retour).

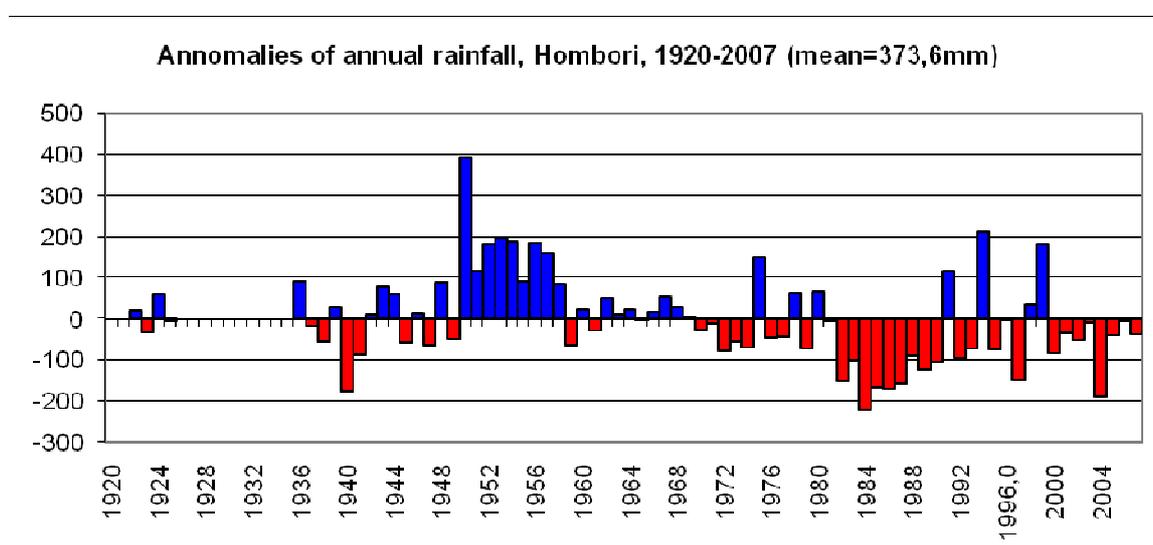


La carte ci-dessus présente les déplacements (seulement l'aller) effectués par trois éleveurs pendant l'année critique de 2009 (les parcours marqués en vert et en bleu représentent la scission en deux d'un même troupeau).

3.3. La nature des événements qui ont mis à l'épreuve les vulnérabilités des familles rencontrées

3.3.1. L'importance majeure des sécheresses dans les trajectoires familiales

Les sécheresses sont, sans doute, les événements les plus critiques vécus par les agro-pasteurs et les pasteurs homboriens. Lors des enquêtes de terrain nous avons pu répertorier un ensemble d'années particulièrement difficiles pour les populations rurales : 1973, 1984, 1989, 1997, 2004, 2009.



La variabilité de la pluviosité annuelle, relevée à Hombori, par rapport à la moyenne de 1920-2007 (IRD-AMMA).

Certes, les années '70 et '80 ont représenté un moment de rupture dans la mémoire collective et individuelle. Ces deux décennies sont associées à la baisse généralisée des pluies et la variabilité accrue des précipitations dans le temps et dans l'espace, plusieurs années de suite. Elles ont eu des conséquences dramatiques pour les populations rurales qui ont dû chercher des recours extérieurs pour assurer leur subsistance.

Les autres années citées paraissent avoir eu un impact moins destructeur sur les trajectoires des familles mais elles ont néanmoins causé des pertes importantes dans les troupeaux. Elles ont réduit de façon significative ainsi les effectifs des troupeaux et mis à l'épreuve la résilience des exploitations. Elles ont généré également d'autres vagues migratoires vers l'extérieur du Gourma. Les relevés pluviométriques (données IRD-AMMA), feraient apparaître une baisse de la pluviosité qui se confirmerait comme une tendance sur les derniers dix ans.

Il faut aussi noter, comme on verra aussi par la suite, que même en cas de bonne pluviosité, les agro-pasteurs et pasteurs homboriens peuvent être vulnérables face à l'arrivée massive de transhumants en provenance du Nord du Gourma et de l'Haoussa, deux régions plus fréquemment touchées par des épisodes de sécheresse importants.

3.3.2. Les maladies des animaux dont l'incidence est renforcée par les sécheresses

Les épisodes de sécheresse accentuent l'incidence des maladies infectieuses sur le bétail et particulièrement sur les petits ruminants, comme le montre l'analyse des conséquences de l'année de soudure 2009. Au-delà, les maladies épidémiques font chaque année des ravages dans le Gourma malien et sont une source de préoccupation majeure pour les agro-éleveurs qui voient, parfois, leurs effectifs diminuer aussi en cas de bonne pluviosité.

Les services vétérinaires ont une capacité d'action et de contrôle très limitée et la campagne vaccinale nationale ne prend en compte que certaines maladies estimées prioritaires⁹.

3.3.3. Mais aussi la santé humaine

Non seulement, les animaux sont touchés mais pendant les épisodes de sécheresse plus graves, avec leurs conséquences sur l'alimentation des populations rurales, les hommes sont également plus vulnérables face aux maladies¹⁰. En termes généraux, les maladies qui nécessitent de soins non élémentaires et l'hospitalisation du malade sont un autre événement critique de taille pour les familles élargies. La prise en charge des frais, parfois élevés, se fait à travers la vente de bétail, ou l'endettement, et peut contribuer de façon significative à fragiliser l'économie familiale. De plus, la perte de bras valides peut créer des problèmes importants compte tenu que la plupart des systèmes de sécurisation aujourd'hui en place se basent sur l'agro-pastoralisme et l'intégration d'autres activités complémentaires (commerce, travaux salariés).

3.3.4. L'envolée des prix des céréales facteur de vulnérabilité

La montée des prix des céréales déséquilibre la balance avec le prix du bétail. Lors de la mission sur le terrain en Décembre le prix du sac de mil (100 Kg) sur le marché d'Hombori était déjà à 15.000 Fcfa. L'augmentation des prix des céréales en période de soudure constitue un facteur de vulnérabilité alors que la valeur du bétail chute à l'extrême à la même période.

⁹ A Hombori, mais aussi dans d'autres zones du Gourma de la région de Gao (Intillit), la majeure partie des bovins sont vaccinés exclusivement contre la péripneumonie bovine. Les petits ruminants semblent encore moins touchés par la campagne de vaccination.

¹⁰ On verra dans les études de cas que quatre exploitations ont vu manquer quelqu'un en famille durant l'année '84, la pire dans la mémoire contemporaine des agro-éleveurs homboriens.

3.3.5. L'importance croissante des charges liées aux dégâts des champs

La résolution des conflits liés aux divagations des animaux demande une contribution des éleveurs de plus en plus importante. Au-delà les amendes, les escroqueries, la mise en fourrière et la vente des animaux égarés par les autorités communales sont autant de facteurs fragilisant l'activité pastorale.

3.4. Trajectoires familiales et facteurs de vulnérabilité et d'adaptation

En analysant les tendances qui se dégagent des études de cas réalisés, il faut souligner que la presque totalité des exploitations (à l'exception de l'exploitation n°4) n'a pas, à l'heure actuelle, pu retrouver les effectifs d'avant 1984.

Cela dit, les agro-éleveurs ont su construire des nouveaux systèmes de sécurisation basés sur l'association de l'agriculture et de l'élevage et sur la diversification des activités pratiquées (commerce, cultures spéculatives, cuillette du bois mort, fabrication du charbon, artisanat, travaux salariés en et hors milieu rural, migrations temporaires, recours stables hors milieu rural).

Si la restructuration des systèmes de sécurisation des familles élargies semble avoir donné aux exploitations de nouveaux instruments pour faire face au risque et à l'incertitude, cela ne manque pas d'accentuer certains facteurs critiques. Ainsi la disponibilité de main d'œuvre suffisante pour concilier les activités agricoles et pastorales apparaît comme un élément clé de la résilience des exploitations.

De plus, la réduction des circuits de mobilité pratiqués par les agro-pasteurs résidants en parallèle à une présence de plus en plus importante de troupeaux transhumants et l'érosion des règles d'accès aux pâturages autour des sites d'attache, lieux de résidence en saison sèche, semblent représenter autant de facteurs susceptibles d'accentuer la vulnérabilité des populations rurales homboriennes.

3.4.1. Le rôle central de l'élevage dans la résilience des familles face aux crises

La première réflexion formulée suite à l'analyse des histoires de famille des agro-éleveurs homboriens porte sur la centralité de l'élevage pour la résilience des exploitations face aux événements critiques.

Il faut remarquer que les exploitations à caractère prioritairement agricole n'ont pas pu tenir le coup lors des grandes sécheresses des années '70 et '80. Elles n'ont pas été capables de

supporter la perte des récoltes durant une ou plusieurs années de suite. Faute d'un cheptel suffisant les effets des crises ont été immédiats sur l'équilibre des familles. Ils ont obligé les personnes valides à fuir ailleurs en quête des revenus nécessaires à leur survie individuelle comme à celle des familles au village. Les destinations étaient les milieux urbains maliens et étrangers ainsi que d'autres contextes ruraux situés presque toujours dans les pays plus au sud, le Burkina Faso et la Côte d'Ivoire notamment.

3.4.2. L'importance de l'exode pour ceux qui ne disposaient pas de l'élevage comme amortisseur de la crise

Dans certains cas, ces migrations au désespoir ont représenté pour les jeunes paysans le début d'un parcours d'accomplissement et d'ouverture à l'extérieur. L'apprentissage d'un métier semble avoir été un facteur de succès en assurant la continuité, dans des meilleures conditions, de la migration dans le temps.

Ce qui ressort comme donnée générale est que les revenus extérieurs sont devenus un élément structurel de la vie paysanne dans la commune. Après la saison de culture, bon nombre de paysans partent travailler ailleurs, en milieu rural et en ville, au Mali comme à l'étranger.

Les travaux pratiqués varient selon l'offre et les capacités individuelles : travaux agricoles, pêche, orpaillage, transport de marchandises, maçonnerie, menuiserie, construction, puisage d'eau, fabrication de briques en banco... Si cette dépendance de l'extérieur permet aux ménages ruraux de se mettre à l'abri face à l'augmentation de la variabilité pluviométrique, elle a également des effets pervers. Il s'agit notamment du manque de bras valides pour les travaux agricoles lorsque les jeunes s'établissent durablement à l'étranger. Le manque de main d'œuvre fait que les paysans ont des problèmes à conduire rapidement les opérations culturales au plus près des événements pluvieux comme l'imposerait le calendrier agricole.

Une deuxième conséquence est l'alourdissement des conditions de travail des femmes, qui constitue parfois la seule ressource en main d'œuvre familiale impliquée dans les travaux champêtres.

3.4.3. Les tactiques de diversification des ménages paysans

Au de-là des migrations à l'extérieur, les ménages de paysans ont dû diversifier d'avantage les activités menées en milieu rural. Comme le montre très bien le cas d'étude relatif au village Bellah de Dunguri, la diversification constitue une stratégie d'adaptation aux changements survenus suite aux grandes sécheresses.

Les activités commerciales nous semblent celles qui ont donné le plus de chances de réussite aux paysans. Pratiqué sous des formes différentes (boutique, commerce de bétail, commerce

de céréales), le commerce est une source de revenus plus sûre, bien que toujours soumise à un niveau de risque variable.

L'artisanat, les maraîchages, la cueillette, la pêche dans les mares, la fabrication de charbon de bois, la réparation d'outils et vélos sont d'autres exemples d'activités pratiquées en milieu rural homborien.

3.4.4. Diversification des exploitations pastorale par le commerce

Cette quête de diversification a également touché les exploitations à caractère majoritairement pastoral dont les hommes, en particulier les fils cadets, se sont de plus en plus investis dans les activités commerciales, notamment le commerce du bétail dont les volumes ont certainement augmenté de façon considérable ces dernières décennies suivant le développement des infrastructures routières et des marchés. En ce qui concerne ces exploitations, ce qui ressort sur la moyenne période est que l'élevage donne plus de chances de résister aux crises et de garder une place stable en milieu rural. Cependant, les sécheresses des années '70 et '80, dans leurs conséquences catastrophiques, ont fortement modifié les systèmes pastoraux pratiqués sur la commune.

3.4.5. Le rôle crucial de la mobilité dans la sécurisation des élevages et des éleveurs

La première réaction des éleveurs, en 1973 et en 1984, a été le mouvement massif vers le Sud, la commune de Mondoro et le Burkina Faso, en quête d'eau et de pâturages. Nous pouvons à ce sujet formuler deux constats d'intérêt général.

- En premier, les déplacements vers le sud, en cas de crise et sur des circuits longs, sont particulièrement coûteux. L'absence d'eau et de pâturages sur les routes de transhumance est un énorme problème pour des animaux épuisés. Dans les points d'eau pérennes, les éleveurs sont obligés de payer l'eau et l'abreuvement se paie cher, en particulier en cas de pénurie généralisée.
- Deuxièmement, malgré les coûts élevés, la migration vers le sud, quand elle a été engagée à temps, a permis à certains éleveurs de sauvegarder un noyau d'animaux au sortir des grandes sécheresses. Ceci a été essentiel dans résilience des familles et la reconstitution.

Les éleveurs qui n'ont pas bougé ont généralement vu leurs troupeaux anéantis¹¹. Ceci montre à quel point la mobilité a eu un rôle incontournable dans l'adaptabilité et la sécurisation des familles à long terme.

¹¹ La capacité de garder un petit pourcentage du troupeau pendant des années de sécheresse tragiques comme '73 ou '84 est central pour démarrer la reconstitution du troupeau et rester en milieu rural.

3.4.6. Les tactiques de reconstitutions du cheptel

Pour reconstituer les troupeaux perdus, les éleveurs ont tenté de trouver des travaux salariés sur place (ONG, Projets de l'état malien, berger salarié) comme ailleurs (commerce, travaux salariés en ville).

En même temps, en milieu rural, beaucoup d'entre eux se sont tournés avec plus de détermination vers les activités agricoles susceptibles d'assurer l'alimentation de la famille et de limiter par la même les besoins monétaires de leur famille.

Il semble qu'il est possible de lire une intégration plus importante des activités agricoles dans les systèmes pastoraux comme une conséquence directe des grandes sécheresses et de leurs effets dévastateurs.

Il ne faut toutefois pas oublier d'autres facteurs qui pourraient avoir joué un rôle important, tels les processus de sédentarisation des populations pastorales en lien avec l'aspiration de ces dernières à bénéficier d'une reconnaissance foncière plus sécurisée.

3.4.7. Les contraintes de l'agro-pastoralisme : la force de travail

Le repli des éleveurs vers les activités agricoles serait en phase avec les dynamiques de sédentarisation encouragées par les pouvoirs politiques et rendues possible par la mise en œuvre de programmes d'hydraulique rurale.

L'intégration majeure, au sein des exploitations, des activités agricoles et pastorales demeure une dynamique centrale dans le contexte actuel. Pour les pasteurs, l'agriculture est un facteur important de sécurisation face aux risques économiques, notamment la hausse tendancielle des prix des céréales observée ces dernières années. Cela pose toutefois des problèmes car les travaux agricoles démarrent en fin de saison de soudure, c'est la période la plus critique pour les animaux. A ce moment, la conduite demande un maximum d'attention (pâturage de nuit, égarement des animaux) et les tâches d'abreuvement et de complémentation du bétail nécessitent de temps et de main d'œuvre. La disponibilité de bras valides devient ainsi un facteur stratégique pour les exploitations qui essaient de combler les déficits en déléguant une partie des travaux agricoles aux femmes. Si la main d'œuvre familiale n'est pas suffisante et le recours à des salariés impossible, les éleveurs sont obligés de limiter les circuits de mobilité dans le temps et dans l'espace.

3.5. Conséquences de la réduction de la mobilité et de l'augmentation des mares dans la commune

3.5.1. Les conséquences de la réduction de la mobilité chez les éleveurs résidents

La réduction des circuits de mobilité pratiqués par les éleveurs résidents nous semble, à la fois, une tendance lourde de ces dernières décennies et un facteur de vulnérabilité important dérivant de la perte des avantages liés à la spécialisation des exploitations et à la complémentarité agriculture/élevage.

Les cas d'étude réalisés illustrent de la perte de circuits de mobilité habituelle de longue ampleur et durée vers le nord du Gourma. Ces circuits permettaient aux éleveurs d'accéder à des pâturages plus riches et de réduire le temps de pâture des animaux sur les sites d'attache.

Depuis les grandes sécheresses jusqu'aujourd'hui, les éleveurs se sont tournés vers le sud en effectuant des déplacements réguliers qui sont limités d'habitude à la saison d'hivernage. Dans ce cadre, les contrats d'accès à l'eau des puits et des impluviums sont devenus un facteur clé pour se déplacer en cas de manque de pâturages hors saison des pluies.

Si l'accès à l'eau dès la ville d'Hombori jusqu'à celle de Gossi n'est pas payant, cela n'est pas le cas dans le sud, à partir de Darawal jusqu'à Mondoro et le Burkina. Les éleveurs qui ont des relations de parenté avec les villageois et les propriétaires des réservoirs de la limite sud de la commune peuvent négocier l'accès à l'eau à des conditions préférentielles. Il s'agit d'un avantage comparatif important à cause des coûts d'abreuvement élevés.

Au-delà des contraintes d'accès à l'eau, la mobilité dans les zones au sud de la commune est compliquée par les conflits liés à la divagation des animaux dans des zones à prévalence agricole.

3.5.2. Les changements induits par l'augmentation des mares du Gourma dans les relations avec les transhumants

Pour comprendre la nature de ces changements incontournables, il faut ouvrir une petite parenthèse sur la situation générale du Gourma¹². A cause de la pénurie de points d'eau pérennes et grâce à la présence de nombreuses mares temporaires, le Gourma a toujours représenté une réserve de pâturages exploitables de l'hivernage jusqu'à la saison froide.

¹² Cette analyse est le fruit d'un ensemble de séjours dans le Gourma et du côté homborien. Elle doit beaucoup à la conversation avec Dr. Noumou Diakité, à Sévaré le 04/12/2009. Dr. Diakité est actuellement Consultant à Sévaré et a été Directeur de l'ODEM, l'Office de Développement de l'Élevage de la région de Mopti.

Jusqu'aux années 1990, le Gourma malien méridional ne disposait que de quatre mares pérennes : Gossi, Benzema, Tessit et Intillit. La présence de bétail étant très fortement contrôlée par la disponibilité d'eau. Les troupeaux transhumant ne restaient généralement pas en saison sèche et les animaux des résidents se concentraient autour des rares mares pérennes, des puisards ou puits profonds. Le calendrier pastoral n'autorisait alors la présence des troupeaux qu'autour des points d'eau pérennes exclusivement en saison sèche chaude, la plus risquée pour les déplacements du bétail.

A partir des années 1990, à proximité de la commune d'Hombori, deux mares sont devenues pérennes : celle d'Agoufou, de grande taille, et celle de Dimamou. Ceci a facilité l'arrivée, le passage et le séjour des troupeaux provenant de l'extérieur de la commune, notamment ceux du nord du Gourma et de l'Haoussa, les régions plus fréquemment touchées par les épisodes de sécheresse.

Cette affluence prolongée provoque une concurrence accrue sur les pâturages de la commune. Elle s'accorde aussi pleinement avec les nouvelles pratiques des résidents plus orientées à l'agro-pastoralisme et la réduction de la mobilité. On observe ainsi un facteur de rupture des règles qui définissaient les modalités d'accès et de séjour des animaux autour des mares et des points d'eau pérennes. Si tout étranger peut exploiter les pâturages à n'importe quel moment, pour les résidents il ne vaut plus la peine de passer toute la saison sèche froide loin du site d'attache. Cet état de chose accentue la pression sur les pâturages de la commune et les conflits entre éleveurs autochtones et allochtones.

On observe deux vagues de transhumance dans la commune à des moments différents de l'année :

- ceux qui viennent en saison d'hivernage du Delta intérieur du Niger,
- et ceux qui bougent des régions nord du Gourma et de l'Haoussa (Gao, Gourma, Rarhous, Bourem), dont la période d'arrivée dépend de l'état des pâturages dans les régions d'origine.

Ces deux transhumances ont des caractéristiques différentes et posent des problèmes divers aux résidents. Les troupeaux du Delta sont de taille remarquable et sont conduits, le plus souvent, par des bergers salariés dont les homboriens critiquent fortement le comportement. Ils attribuent à ces bergers notamment la prolifération des feux de brousse et la vente d'animaux qui ne leur appartiennent pas et qui peuvent ensuite être réclamés par le propriétaire sous accusation de vol.

De plus, il y a un certain manque de réciprocité. Si les éleveurs du Gourma veulent se rendre dans le Delta, ils sont alors obligés de payer à prix fort des droits d'entrée dans les bourgoutières. La revendication d'un droit prioritaire pour les résidents par rapport aux

transhumants bourgoukobe est très fréquente dans les discours des éleveurs, autant que dans la bouche des autorités communales et coutumières.

En ce qui concerne les transhumants venant du Gourma et de l'Haoussa, la situation est différente car le principe de réciprocité s'exerce encore. Il empêche aux résidents de refuser l'accès à l'eau et aux pâturages à des éleveurs qui pourraient les accueillir en retour sur leur site d'attache. Cependant l'arrivée de ces transhumants, surtout quand elle est massive, représente pour les résidents un facteur majeur d'incertitude. Même en cas de bonne pluviosité sur l'étendue de la commune, la mauvaise pluviosité des espaces plus septentrionaux peut déterminer l'arrivée précoce d'un nombre variable de transhumants et accélérer drastiquement la consommation des pâturages locaux. Cette dynamique émerge très clairement de l'analyse des événements critiques qui voient, très souvent, éleveurs autochtones et allochtones migrer ensemble vers le sud suite à l'épuisement des pâturages de la commune. Ce facteur externe empêche ainsi aux éleveurs résidents d'établir des prévisions fiables concernant les circuits de mobilité à pratiquer durant l'année et d'estimer aussi la quantité d'aliment de bétail nécessaire aux besoins des animaux en saison sèche.

Les éleveurs du Delta apparaissent quelque part beaucoup moins vulnérables aux aléas climatiques que les éleveurs d'Hombori. L'alimentation des troupeaux du Delta est moins tributaire des pâturages naturels et la mobilité se limite à la seule saison d'hivernage. Trois principaux facteurs de risque nous semblent émerger du cadre dessiné par les éleveurs transhumants rencontrés :

1. au vu du rôle stratégique joué par la transhumance hors Delta, la conflictualité avec les éleveurs résidents représente un facteur de risque important,
2. la concurrence accrue pour l'accès aux bourgoutières du Delta est à la base de la hausse des prix des droits d'accès,
3. la forte concurrence entre usages pastoraux et agricoles dans le Delta fait que les divagations d'animaux dans les champs sont fréquentes et sanctionnées.

3.6. Médiation et gestion des conflits d'accès aux ressources

Dans la commune d'Hombori, les autorités administratives (mairies, sous-préfecture, gendarmerie) semblent avoir pris la relève des autorités traditionnelles (chefferies, fractions), en ce qui concerne la médiation et la résolution des conflits, d'ailleurs de plus en plus fréquents.

L'intervention des autorités apparaît souvent défavorable aux éleveurs qui, en cas de divagation, se voient contraints de payer des amendes très élevées. Au-delà, la création des communes est généralement mal perçue par les éleveurs qui se plaignent de la mise en fourrière des animaux égarés et de l'augmentation des contrôles des certificats de vaccination du bétail.

Bien que généralement peu concernées par les négociations d'accès aux ressources naturelles (les chefs de village jouent un rôle pour l'accès payant à l'eau des puits), les autorités communales semblent jouer un rôle d'arbitrage en cas de conflits d'une certaine entité survenant à ce propos¹³. Malgré cela, les relations entre éleveurs et autorités communales demeurent caractérisées par le manque de confiance et une certaine ignorance réciproque. Rares sinon inexistantes doivent être les occasions de consultation et de concertation autour de problèmes déterminés.

A ce propos il faut noter que les services techniques jouent également un rôle de médiation entre les pouvoirs institutionnels et les éleveurs. La capacité de l'Agent vétérinaire à jouer ce rôle et à représenter les instances de la population est considérée par celle-ci comme au moins autant important que l'habileté dans les soins aux animaux.

3.7. Vision prospective : les enjeux pour les prochaines années

3.7.1. Les analyses issues des entretiens individuels

Nous pouvons exposer de façon synthétique les principales analyses prospectives concernant le futur d'élevage et agriculture, telles qu'elles sont évoquées par les pasteurs, les agro-pasteurs et les agriculteurs éleveurs interviewés.

Les agriculteurs continuent à miser sur l'agriculture à travers l'extension des superficies cultivées et l'intensification des pratiques culturales. Au-delà, les liens avec les milieux urbains et la diversification des activités sont perçus comme autant de facteurs clé pour la résilience des systèmes en milieu rural.

Pour les pasteurs, la variabilité accrue des pluies remet en question les systèmes d'élevage visant l'agrandissement de la taille des troupeaux. En gros, avoir moins d'effectifs en meilleur état serait perçu comme une solution plus apte à faire face aux événements critiques dans le contexte actuel.

¹³ Ce constat est limité à la Commune d'Hombori. Il faut en effet souligner que dans d'autres communes, par exemple celle de Boni, les autorités traditionnelles jouent un rôle plus déterminant dans la gestion des conflits et du pouvoir politique.

Au-delà de ce changement important de vision de l'élevage, l'intégration d'autres activités (agriculture, commerce) est également perçue comme un facteur de sécurisation prioritaire. Les pasteurs réclament aussi aux autorités des interventions en faveur de la mobilité (accès à l'eau et aux services en cas de crise aigue, aide à l'achat de charrettes de bonne qualité). Ils manifestent aussi qu'ils demeurent en attente de programmes de développement d'un réseau de distribution d'aliment bétail qui permettrait de réduire le différentiel de prix observé entre la saison des récoltes et la période de soudure.

3.7.2. Les analyses issues de l'atelier communal organisé à l'issu des études de cas

Pendant la réunion de restitution à la mairie¹⁴, nous avons synthétiquement exposé les premiers résultats des études de cas et nous avons présenté les réflexions prospectives des pasteurs, agro-pasteurs et agriculteurs-éleveurs. Le débat s'est concentré sur deux axes de discussion : la santé animale et la mobilité pastorale.

En ce qui concerne **la santé animale**, les autorités et les services techniques ont souligné le manque de moyens qui empêche de cerner et de faire face aux épidémies. Les seules vaccinations pratiquées actuellement sont celles contre la péripneumonie contagieuse des bovins et celle contre la pasteurellose. De plus, dans la plupart des cas, les petits ruminants ne sont pas du tout vaccinés. A défaut d'une amélioration des services sanitaires souhaitable, la discussion s'est limitée à des recommandations rappelant les normes sanitaires de base souvent théoriques et peu applicables: incinération des carcasses d'animaux malades, fermeture des points d'eau ouverts et enfouissement des défécations humaines, source de transmission de maladies aux animaux...

En ce qui concerne **la mobilité pastorale**, après avoir mis en évidence les tendances contemporaines, il a été souligné l'importance de la flexibilité des règles d'accès et d'usages des ressources naturelles. Un accent particulier a aussi été mis sur la réciprocité entre éleveurs autochtones et allochtones. Les élus et les services techniques mettent en avant la nécessité d'une meilleure réglementation de l'accès des transhumants aux pâturages de la commune en créant notamment des réserves de pâturages spécifiquement à usage des résidents. L'organisation de cadres de concertation entre les autorités communales des zones de provenance des éleveurs du Delta et celles d'Hombori incluant aussi les chefferies et les autorités traditionnelles a été jugée souhaitable par les participants.

Tout en mettant en évidence le rôle stratégique de la mobilité pour les activités d'élevage, une réflexion a été menée sur les dispositions à prendre en cas de crise aiguë. La possibilité que le SAP (système d'alerte précoce) puisse prévoir à temps et diffuser les informations concernant

¹⁴ La réunion s'est tenue à la présence du maire d'Hombori, du premier adjoint, de l'agent d'élevage, du directeur du deuxième cycle, de certains membres de la société civile (employés locaux d'une ONG espagnole, CC, et agents d'un programme de protection de la biodiversité financé par les Nations unies) et de cinq éleveurs ayant participé au travail d'études de cas.

les déplacements inhabituels et massifs de transhumants a été discutée. Des dispositions pour faciliter la mobilité des éleveurs en cas de crise ont été aussi suggérées à l'intention des autorités et des bailleurs de fonds.

4. Etudes de cas

Elles sont référencées suivant les numéros mentionnés précédemment, mais regroupées suivant la typologie présentée au 3.1.

4.1. Agriculteurs, agriculteurs-éleveurs et ex-pasteurs ayant subi les grandes sécheresses

4.1.1. Amadou Ngouro chef de village de Kelmi - «Un agriculteur projeté en ville » E1

Description générale : Le village de Kelmi est situé sur la pente du Mont Hombori de façon spéculaire au vieux village d'Hombori qui, quelques kilomètres au Nord, domine la route nationale Sévaré-Gao. Kelmi est l'un des nombreux villages songhay de la commune fondés sur les hauteurs qui témoignent des conflits du passé pour le contrôle des plaines du Gourma. Les populations ont aujourd'hui tendance à abandonner ces habitats où les conditions de vie ne sont pas toujours faciles, notamment à cause des difficultés d'approvisionnement en eau pendant la saison sèche. Malgré la pénibilité des corvées d'eau et l'apparent isolement, la plupart des habitants de Kelmi continuent à habiter en hauteur bien qu'un nouveau village soit en train de grandir, à fur et à mesure, aux pieds de la montagne.

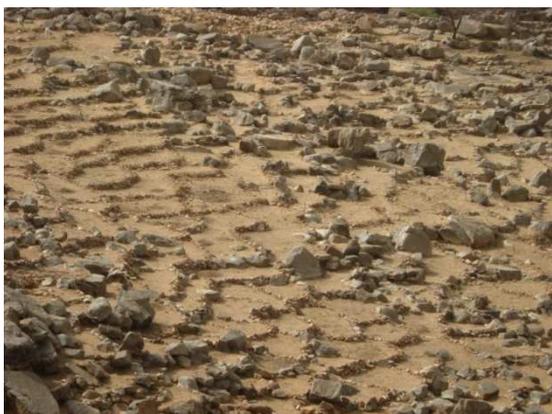


Figura 1: Particulier des petites terrasses de Kelmi aménagées en saison sèche

Ce sont surtout les éleveurs qui sont descendus pour pouvoir élever plus facilement leurs troupeaux bovins. Les agriculteurs continuent à aménager des milliers de très petites terrasses sur le flanc du Mont Hombori pour doucir la pente et pouvoir ainsi cultiver du mil. Selon les agriculteurs *s'il n'y a pas de crickets et d'oiseaux les rendements sont meilleurs en bas mais s'il y en a, et il*

*y en a fréquemment, c'est mieux en haut*¹⁵. Le choix des habitants est pragmatique : cultiver des champs sur la pente et dans la plaine permet de maximiser les avantages comparatifs des emplacements et contribue à réduire les risques de perte des récoltes. Si en saison des pluies les retenues d'eau sur la montagne assurent l'approvisionnement du village, le reste de l'année femmes et enfants doivent transporter l'eau de la plaine où, depuis '87, un puits cimenté a été construit. Selon les habitants, le puits a de plus en plus de problèmes à assurer les besoins d'hommes et animaux en saison de soudure. Si le puits sèche, les gens sont contraints de revenir au puits de Toundourou, situé à quelques dix kilomètres à l'Ouest suivant la chaîne montagneuse, où ils puisaient avant la construction d'un point d'eau chez eux. Une autre conséquence négative liée à la raréfaction de l'eau est la perte de contact avec des éleveurs étrangers qui fréquentaient le puits, *aujourd'hui l'eau manque pour nous, ce n'est pas la peine pour les autres. Notre intérêt était la fumure, leur intérêt faire boire les animaux et les faire pâturer à côté*¹⁶. Compte tenu de la vocation majoritairement agricole du village, la perte d'apport en fumure sur les champs de la plaine n'est pas une mince affaire pour des agriculteurs qui ne possèdent pas suffisamment d'animaux pour bien fumer les champs.

Organisation familiale, système productif et activités économiques

Amadou Ngouro a aujourd'hui quarante et un ans et est le chef désigné du village de Kelmi. Cette charge transmise par descendance aujourd'hui ne reflète pas forcément ni une primauté politique ni un meilleur statut économique à l'intérieur de la collectivité villageoise. La famille élargie est composée par les deux femmes, leurs sept fils pour la plupart des petits enfants, et deux petits frères du chef de famille. A cause de la jeunesse des enfants, l'exploitation familiale manque de la main d'œuvre nécessaire à cultiver toute la terre possédée et les possibilités de diversification des revenus restent limitées au travail d'Amadou. Depuis le temps des parents, la survie de l'exploitation est fortement liée à une agriculture qui est en même temps source d'identité collective et chaîne de transmission de savoirs et techniques.



Figura 2: Amadou Ngouro assis sur la véranda de sa maison en pierres à Kelmi

¹⁵ Entretien avec Amadou Ngouro, Kelmi, le 26/04/2009

¹⁶ Entretien avec Amadou Ngouro, Kelmi, le 26/04/2009

L'agriculture est pratiquée soit en pente qu'en plaine et les cultures sont assez diversifiées : du mil, du sorgho dans la plaine inondée, du niébé et du *dab*¹⁷. Le sorgho est cultivé à l'aide de charrues prêtées à la collectivité villageoise par les quelques paysans qui en possèdent. La terre cultivée par la famille est répartie entre le champ collectif, *forba* en *fulfulde*, et plusieurs champs individuels, *keurga*, cultivés à part par les hommes et les femmes. La femme d'Amadou nous explique : *une fois qu'un enfant est devenu majeur, fille ou garçon, les parents lui donnent un petit champ, même s'il n'est pas marié. Avec le mil il peut gagner un caprin ou un mouton, et au fil du temps avoir un petit troupeau*¹⁸. La femme d'Amadou possède deux *keurga*, un premier hérité par la famille et un deuxième mis à disposition par son mari. Les champs individuels assurent une petite autonomie aux femmes de la famille qui participent, d'ailleurs, très activement aux travaux champêtres (semis et sarclage) et à l'entretien des terrasses. Grâce à leurs *keurga*, les femmes disposent de condiments et de céréales qu'au-delà d'agrémenter la sauce et de contribuer aux événements de la vie villageoise peuvent leur permettre, en cas de bonne réussite, d'acquérir quelques petits ruminants sur lesquels elles auront des droits exclusifs.

L'élevage est une importante activité d'appui bien que le troupeau familial ne soit composé que par quelques chèvres et quelques moutons (*quand tu as assez à manger, avec le peu que tu gagnes tu essaies d'acheter quelques têtes. C'est la chance, s'ils se reproduisent tu auras un petit troupeau et quand il n'y aura plus rien à manger tu seras obligé de toucher à ça. C'est comme ton petit western union*). Les animaux servent à combler le déficit céréalier familial et permettent de subvenir à d'autres dépenses monétaires mais sont aussi nécessaires à célébrer les cérémonies. De plus, considérée la modeste entité de la taille du troupeau familial, l'élevage n'est pas une activité contraignante pour les membres de la famille car les petits ruminants ne quittent jamais la zone.

Comme l'on verra par la suite, les seules activités agro-pastorales ont été intégrées, au fil des années, par Amadou à d'autres travaux qu'il mène en ville profitant de la proximité d'Hombori. Il s'agit de la suite d'un véritable parcours d'apprentissage à travers une série d'années, voir de décennies difficiles. Aujourd'hui, après les récoltes, Amadou fabrique des fourneaux à charbon et des portes en fer destinés à la vente sur le marché hebdomadaire d'Hombori. Au-delà, il s'emploie comme ouvrier dans les travaux de maçonnerie et construction. Des travaux pénibles mais souvent demandés en ville sur la base d'une certaine professionnalité. L'exploitation est ainsi moins dépendante de la réussite très aléatoire des récoltes. Aujourd'hui, la place occupée par les activités hors milieu rural dans l'économie familiale est à la fois structurale et essentielle.

¹⁷ Nom local du bissap

¹⁸ Entretien avec Fatimata, Kelmi, le 08/06/2009

Trajectoire de la famille

A l'approche de l'année '84 Amadou est un garçon de seize ans, il n'est pas encore marié et vit à Kelmi avec les parents étant l'aîné de quatre frères. L'année est marquée par des pluies précoces, en suite la grande sécheresse s'annonce : *Il y a eu quatre pluies et tout le monde a semé, en suite il n'a pas plu pendant quarante jours, ce qui a fait tout sécher. Un mois après la Tabaski, il y a eu une grande pluie qui a fait pousser un peu d'herbes et sauvé les animaux*¹⁹. A cause de la perte totale des récoltes les hommes commencent précocement à émigrer, ailleurs au Mali comme à l'étranger, dans l'effort de gagner de l'argent et soutenir les familles sur place. Amadou et un frère à lui s'engagent dans les travaux de construction de la route Sévaré-Gao, un autre frère est étudiant coranique et le dernier coupe de l'herbe pour la vendre sur le marché d'Hombori. Les travaux durent trois ans ce qui permet à Amadou d'envoyer régulièrement de la nourriture à la famille à Kelmi. La pire année dont Amadou se souvient a changé beaucoup de choses dans sa vie : *avant je ne pratiquais que les activités champêtres, avec cette crise j'ai tout appris, notamment la maçonnerie travaillant avec SATOM. '84 a laissé des traces car les récoltes n'ont pas réussi mais les gens ont aussi voyagé, trouvé de l'argent et appris des métiers*²⁰.

La période '84-'96 est perçue comme ayant été généralement meilleure avec le pic de l'année '91 caractérisée par une pluviosité exceptionnelle et nommée *année d'ATT* en vertu de la coïncidence avec la montée au pouvoir d'Amadou Toumani Touré. Malgré cela, la migration en ville devient régulière, Amadou part chaque année à Sévaré (dès 1987 à 2003) pour y travailler comme maçon. Toutefois, à l'approche de chaque saison des cultures il revient au village car *si tu ne cultives pas, c'est que tu travailles pour les agriculteurs d'ailleurs*²¹. En '90, il devient chef de village suite au décès de son père et deux ans plus tard il se marie pour la première fois en fondant son propre foyer indépendant. Les années se suivent, des bonnes et des mauvaises, jusqu'à 2005 lorsque l'invasion des crickets ravage des récoltes déjà déficitaires à cause de la mauvaise pluviosité. La stratégie de sortie, toujours risquée mais désormais bien rodée, ne change pas, voici le récit d'Amadou :

Je suis parti au hasard, j'ai demandé à un chauffeur de me prendre et m'amener à Sévaré, il m'a répondu de lui donner 4000 Fcfa. Moi j'ai dit : « vraiment je n'ai même pas 100 Fcfa, si tu veux me prendre à cause de Dieu tu n'as qu'à m'amener »... nous sommes partis ensemble. J'ai passé trois jours, le quatrième jour j'ai rencontré des gens qui creusaient les caniveaux dans le village... j'ai demandé de parler avec l'ingénieur, ils me l'ont indiqué. Je lui ai dit que je venais d'arriver d'Hombori, que je n'avais pas de moyens et, comme je devais aider la famille, vraiment il n'avait qu'à me trouver un travail. Il m'a demandé quel travail je connaissais, je

¹⁹ Entretien avec Amadou Ngouro, Kelmi, le 07/12/2009. En regardant la distribution de la pluie relative à Hombori ville l'année 1984 (Données IRD, AMMA), on remarque deux pluies rapprochées en fin Mai suivies d'une sécheresse presque totale jusqu'au 7 Juillet qui voit le principal (20mm) de deux événements pluvieux du mois, le deuxième ayant eu lieu le 31 (11mm). Effectivement les données confirment une grande pluie de 50mm ayant eu lieu le 30 Septembre.

²⁰ Entretien avec Amadou Ngouro, Kelmi, le 07/12/2009. SATOM est une entreprise française jusqu'à présent engagée dans l'entretien de la route nationale Bamako-Gao.

²¹ Entretien avec Amadou Ngouro, Kelmi, le 07/12/2009.

lui ai répondu que je connaissais un peu la maçonnerie, il m'a dit: « ab bon, c'est ça qui est là, si tu connais vraiment le travail c'est bien » et il a pris mon nom. Le matin suivant il m'a présenté à l'entrepreneur qui a dit que j'allais travailler devant lui pour voir si je maîtrisais vraiment le travail car il y avait beaucoup de gens qui disaient de connaître la maçonnerie mais qui ne connaissaient rien...nous avons commencé à travailler, c'était un projet sénégalais CD, nous avons fait le béton ensemble le matin, dans la journée nous avons fait 45m. Alors il m'a dit que vraiment je connaissais le travail et que j'allais être payé 3000Fcf la journée²².

Amadou reste quatre mois à Sévaré, quand le projet est achevé il a assez d'argent pour rentrer à Hombori. Depuis lors il n'a pas dû partir plus loin d'Hombori pour travailler.

Changements perçus et perspectives envisagées

Selon le chef de village, les pratiques agricoles n'ont pas beaucoup changé dans le temps mais les rendements sont aujourd'hui bien inférieurs à ceux du passé. A son avis, la diminution des rendements s'explique prioritairement par la plus forte irrégularité des pluies : *avant quand l'hivernage débutait était plus régulier, depuis '84, il peut faire trente ou quarante jours sans pluies, du coup tu es toujours obligé à semer plusieurs fois²³*. Toutefois selon Amadou, le climat n'est pas le seul responsable, beaucoup d'hommes sont partis, d'autres sont impliqués dans plusieurs activités, cela fait que, faute de main d'œuvre, les surfaces cultivées ont diminué et il est plus difficile tenir un calendrier agricole qui suit pas à pas les événements pluvieux.

Malgré tout, dans la perception d'Amadou, le futur du village est toujours l'agriculture : *il faut cultiver plus. C'est possible avec les bras qu'on aura si les gens restent. Augmenter les superficies cultivées (il montre le sorgho cultivé à coté de la mare), c'est ça la réussite. Il y a toutefois un problème avec les éleveurs sinon le sorgho pourrait pousser jusqu'à faire deux récoltes. Les éleveurs d'ici te suivent et dès qu'ils te voient couper les épis font rentrer les animaux, il y a beaucoup des conflits. Au-delà des activités agricoles l'école pour les enfants et l'apprentissage de métiers : les métiers sont importants, moi j'ai appris la maçonnerie bien que mon père ne la pratiquait pas. Il faut que les enfants quand ils auront grands apprennent un métier, soit ce que je connais soit d'autres qui leur plaisent plus, la menuiserie ou la mécanique par exemple²⁴*. L'importance de l'école est une valeur reconnue au village. En effet, les habitants ont construit eux-mêmes leur petite école et, bien avant l'arrivée d'un maître salarié par l'état, ils en payaient déjà un autre de leur poche à 250 Fcfa par mois et par écolier.

²² Entretien avec Amadou Ngouro, Kelmi, le 26/04/2009

²³ Entretien avec Amadou Ngouro, Kelmi, le 07/12/2009.

²⁴ Entretien avec Amadou Ngouro, Kelmi, le 07/12/2009.

4.1.2. Boureima Sidia-Village de Dunguri E7

Description générale

Boureima Sidia est un vieil agro-éleveur qui réside depuis sa naissance dans le village de Dunguri. Ce village est situé à une dizaine de kilomètres de la ville d'Hombori en direction nord-ouest. L'emplacement du village est stratégique : l'espace compris entre la forêt d'épineux qui entoure la mare temporaire de Fossa et la dune qui court parallèle à la route nationale. La composition mixte des sols (argile/sable), l'accumulation des eaux des pluies dans les terrains aux pieds de la dune ainsi que la proximité à la mare de Fossa font de Dunguri un endroit intéressant pour l'agriculture. Le village est un mélange de maisons en banco et de cases en bois.



Figure 3: Cases en paille et maisons en banco à Dunguri. En premier plan, une femme avec son âne chargé de bois mort. La commercialisation du bois de chauffe et du charbon de bois est l'une des principales activités économiques du village

Une nouvelle école vient d'être construite au milieu de deux quartiers qui abritent les deux branches de la descendance des deux frères qui ont fondé le village. Le village est peuplé par des Bellah, groupe social composé par les anciens esclaves affranchis des Tamasheq. Assimilés à la langue et à la société tamasheq, les bellah ont toutefois gardé une cohésion remarquable et des coutumes particulières. Le récit de Boureima concernant l'origine du village de Dunguri nous donne des informations supplémentaires : *à l'époque de Moussa Balobo mes ancêtres vivaient juste à côté de la famille du chef de village à Hombori... jusqu'à quand le chef leurs a dit de s'installer ici à Dunguri car ils gardaient tous les chevaux d'Hombori*²⁵. Les relations étroites avec la chefferie songhay ont favorisé l'intégration de ces Kel Bellah à la vie collective d'Hombori. Le village est aussi la principale source d'approvisionnement de la ville d'Hombori pour ce qui concerne le bois de chauffe et le charbon de bois. Les Bellah ne dédaignent aucun travail susceptible d'apporter des revenus et ont su différencier considérablement les activités pratiquées. L'école témoigne de l'intérêt des villageois pour l'instruction, il faut aussi dire que

²⁵ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

le directeur du deuxième cycle d'Hombori est issu du village. A Dunguri, pas mal de jeunes parlent français, ce qui en fait une exception dans la commune. Depuis '97 un forage équipé avec une pompe à pédale a été installé en proximité du village. Deux ans après les villageois, encouragés par la facilité de repérage de l'eau, ont payé des puisatiers dogons pour creuser un puits traditionnel pour faciliter l'abreuvement des animaux.

Organisation familiale, système productif et activités économiques

Boureima a aujourd'hui environ soixante-trois ans et est à la tête d'une famille élargie composée par ses deux femmes, leurs quatre fils mariés et six frères cadets du chef de famille, à leur tour mariés. Les animaux sont gérés en commun entre Boureima et ses enfants, bien que chaque ménage décide de l'usage de ses petits ruminants, et un champ est cultivé en commun. Les frères du chef de famille gèrent leurs activités en pleine indépendance. Le fils aîné, Mohammed, a aujourd'hui trente-quatre ans et, comme l'on verra par la suite, a entrepris plusieurs migrations à l'intérieur et à l'extérieur du Mali. Deux autres garçons sont actuellement installés à Bamako où ils gèrent une boutique, bien que selon le chef de famille cela n'apporte pas grande chose à l'exploitation en milieu rural, alors que bien évident est à ses yeux le manque de bras pour la culture des champs.

Au sein de la famille élargie, plusieurs activités sont pratiquées par les différents membres. L'agriculture est l'activité la plus importante ainsi que le principal héritage familial. L'identité du groupe social y est fortement liée comme le souligne ce commentaire de Mohammed Boureima : *je suis un agriculteur car depuis que je suis petit j'ai commencé à la pratiquer. L'agriculture ne bouge pas, n'a pas de pattes et si tu trouves du mil tu n'as pas de problèmes...même les riches en véhicule partent voire quelqu'un qui a du mil car c'est la terre qui nourrit l'homme*²⁶.



Figura 4: Boureima (à gauche) avec un frère à lui sur les champs familiaux en train de semer en saison sèche

La famille cultive un champ collectif d'environ dix hectares situé à la limite entre la dune et la plaine. En ajoute, du sorgho de décrue est cultivé dans la mare de Fossa suivant l'assèchement progressif de la mare. La première femme de Boureima a aussi son propre *kurga* où elle plante du mil et du gombo. Malgré la prééminence des activités agricoles, les récoltes sont stockées dans une simple case en paille bien que la famille possède déjà des

²⁶ Entretien avec Mohammed Boureima, Dunguri le 12/06/2009.

édifices en banco et est en train d'en construire d'autres. Les travaux agricoles absorbent toute la main d'œuvre disponible, femme et enfants compris, et déterminent les pratiques de conduite des animaux. L'élevage est la deuxième activité par ordre d'importance économique et le troupeau de famille comprend des bovins, des ovins, des caprins et de camelins. Le chef de famille possédait, avant de la saison de soudure 2009, une cinquantaine de bovins et quatre-vingt cinq petits ruminants, en plus des petits ruminants que ses fils ont récemment acquis par leurs propres moyens. L'élevage des bovins est une activité relativement récente : *les parents avaient plutôt des petits ruminants, c'est à partir de ma génération que nous avons commencé à avoir aussi des bovins*²⁷. Si l'agriculture assure tout ou une partie de l'approvisionnement de la famille en céréales, l'élevage est une source d'épargne qui garantit les besoins monétaires de la famille et en assure la prise en charge en cas de faillite des récoltes. Au fil des années, Boureima et ses proches ont diversifié de façon remarquable les activités d'agro-élevage en ajoutant la vente de bois mort et de charbon ainsi que le commerce de bétail, pratiqué par Mohammed, et le commerce du mil, pratiqué par le petit frère de Boureima. La majeure diversification est une réponse aux difficultés vécues par la famille durant et suite aux années des grandes sécheresses (années '70 et '80). Ces commentaires le confirment et précisent les modalités d'exercice des activités :

- *depuis '73 mon frère fait le commerce de mil, la sécheresse nous avait poussés à le faire pour ne pas passer la nuit le ventre vide et pour avoir toujours du mil. On achète le mil à San et on l'amène à Hombori pour le vendre*²⁸.
- *en '91 les effectifs étaient décimés alors nous avons vendu le restant et on est rentré dans le commerce de bétail...j'achète des vaches et des petits ruminants et je fais tous les marchés de la commune : Boni le jeudi, Douentza le dimanche, Simbi le mercredi, Hombori le mardi. Si le prix est bon on achète et, en suite, les conducteurs amènent les animaux sur le marché suivant où on essaie de vendre. Les animaux qu'on ne vend pas sont amenés sur le marché suivant*²⁹.
- *La vente de charbon et de bois a commencé en '98...le bois est ramassé et transporté à dos d'âne à Hombori. Pour faire le charbon on doit rentrer à Boni et à Gossi avec le permis des eaux et forêts*³⁰.

Mobilité habituelle

Les circuits de mobilité pratiqués par la famille de Boureima ont toujours été plutôt restreints. Toutefois, l'installation de la pompe en '97 et la réalisation du puits traditionnel deux ans plus tard ont changé la donne en réduisant ultérieurement les déplacements des animaux. Boureima raconte les changements survenus : *avant qu'il n'y ait la pompe à pédale nous partions chercher l'eau jusqu'à Hombori, Garmi ou Kentakine. Depuis le temps de Balobo on avait un accès réservé à côté de Barkoussi...depuis '97 il y a la pompe mais comme souvent elle tombe en panne nous avons*

²⁷ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

²⁸ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 11/06/2009.

²⁹ Entretien avec Mohammed Boureima, Dunguri le 12/06/2009.

³⁰ Entretien avec Mohammed Boureima, Dunguri le 12/06/2009.

*fait appel aux Dogons qui deux ans après ont pu trouver l'eau*³¹. L'accès à l'eau du puits traditionnel est libre pour tout le monde mais les villageois ont un droit de priorité en cas de pénurie d'eau. Si les nouvelles infrastructures ont permis de réduire les distances parcourues, la mobilité habituelle a toujours été pratiquée en fonction du calendrier agricole. Si les pâturages sont suffisants les animaux restent au village jusqu'à la fin de travaux agricoles. Ils sont alors éloignés vers la main de Fatima, à une quinzaine de kilomètres pour éviter les divagations dans les champs. Au début de la récolte les troupeaux reviennent au village car toute la main d'œuvre disponible est convoitée dans les champs. La mobilité est une pratique contraignante pour ces agro-éleveurs à cause de la superposition des activités agricoles et pastorales en fin de saison de soudure : *sauf s'il n'y a plus rien, nous ne bougeons jamais. Même avant la pompe nous abreuviions à Hombori et à Kentakine* (dans les sources pérennes aux pieds des montagnes). *Nous ne sommes pas habitués à bouger, nous ne l'avons pas hérité par les parents*³². Dans le système familial, la complémentation des animaux est devenue une stratégie clé pour combler aux déficits fourragers que la zone connaît souvent en saison sèche.

Trajectoire de la famille

Boureima Sidia se souvient très bien de la grande sécheresse de '73 car, à l'époque, il avait environ vingt-sept ans. Il n'était pas encore marié et vivait sous la responsabilité de son père et de son grand frère en travaillant avec eux aux activités agro-pastorales de la famille. L'affluence d'étrangers provenant du nord surprend les agro-éleveurs : *il n'y avait pas eu beaucoup de mil mais il y avait des pâturages. Personne ne croyait que ça allait devenir une mauvaise année lorsque les gens du Nord sont venues et nous avons dû quitter la zone pour aller vers les villages dogons. C'est l'année où j'ai vu pour la première fois le sorgho rouge*³³ (distribué comme aide alimentaire). Boureima et son frère sont obligés de partir en saison sèche vers Garmi, au sud-ouest, pour se déplacer en suite carrément au sud, à Hoandé, Gorowol Kadjé (1 mois) et Petten Dotty, à une trentaine de kilomètres de Garmi (15 jours). Le troupeau est anéanti par le manque de pâturages et la crise devient famine, *même pour les gens il n'y avait rien à manger*. La perte des animaux et des récoltes obligent les membres de la famille à trouver d'autres sources de revenus : *en ce moment toutes les autres activités ont commencé, des frères étaient partis à Abidjan où ils faisaient le commerce de céréales et de bois. Moi, j'étais resté ici car je partageais tous les dons qui arrivaient ici à Dunguri*³⁴. La reconstitution du troupeau familial se fait à partir des achats des frères émigrés, de la commercialisation d'une partie des récoltes, en cas de bonne année, et des revenus tirés par la commercialisation du bois. Entre '73 et '84, Boureima se marie et commence à pratiquer un petit commerce de bétail, en conduisant lui-même des animaux entre Hombori et Boni et Boni et Douentza.

³¹ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

³² Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

³³ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

³⁴ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.



Figure 5: La première femme de Boureima Sidia, entourée par ses filles et sa nièce, travaille à la construction d'un lit en bois

A l'approche de la deuxième grande sécheresse seulement une partie du troupeau a été reconstituée et Boureima est père de sa fille aînée et de son premier garçon, Mohammed. Boureima et son grand frère amènent les bovins à Boulekessi mais l'année est catastrophique et le troupeau est décimé. De plus, le grand frère de Boureima décède à Boulekessi en lui laissant la responsabilité de la famille élargie. Cette fois-ci l'aide vient de l'extérieur car Boureima devient l'homme de confiance du chantier du projet sous-régional Liptako-Gourma. Pendant quelques années, il est chargé d'approvisionner le chantier en bétail, ce travail permet à la famille de sortir de la crise et d'entamer la reconstitution des petits ruminants. Boureima décrit l'état et la composition du troupeau en '91, l'année d'ATT : *mes petits ruminants arrivaient jusqu'à 300 têtes mais je n'avais pas de vaches, je n'en voulais plus car je n'avais personne pour les conduire. C'est durant l'année d'ATT que j'ai commencé à en acheter car j'avais vu que les petits ruminants étaient en train de crever de maladie, la même qui a fait des ravages cette année... alors j'en ai vendu une bonne partie pour acheter des génisses à Boni*³⁵. Le troupeau évolue bien jusqu'en '97 lorsque l'arrivée des étrangers sonne l'alarme : *en '97/'98 une sécheresse avait poussé les gens du nord à se concentrer ici... les étrangers ont tout bouffé car notre zone de pâturage, la dune, n'est pas si grande... les étrangers sont venus en saison froide et nous avons passé cette période ensemble. En saison sèche, il y avait eu une pluie à Garmi où nous sommes restés jusqu'à l'épuisement de l'eau, en suite nous avons continué à Hoandé suivant les pluies et après à Tondibongo et Fetenkolle Dossu jusqu'à quand les pluies sont tombées ici et nous sommes revenus pour cultiver. A chaque étape les animaux tombaient, nous avons perdu plus de quarante têtes*³⁶. Suite à cette mauvaise année, Mohammed décide de se déplacer en Côte d'Ivoire pour tenter sa chance comme l'avaient déjà fait ses oncles en '73. La migration dure quatre ans durant lesquels Mohammed pratique différents métiers : la coupe de bois, la fabrication de charbon et le petit commerce. A la fin du séjour Mohammed a été capable d'acheter un kiosque et une charrette mais, malheureusement, perd tout à cause des réquisitions des biens des étrangers qui s'accompagnent à l'éclatement de la guerre civile. Revenu au Mali les mains vides, c'est lui-même à conduire en saison froide, suite à la crise

³⁵ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

³⁶ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

acridienne 2004/2005, les animaux dans la commune de Gossi, à Zalam-Zalam (3 mois), en passant par Tondibongo (1 mois). Le troupeau compte en ce moment 35 bovins et 40 petits ruminants. Mohammed part avec ses cousins à cet endroit car ils entretiennent des liens de parenté avec les résidants à travers la mère de Boureima qui en était originaire. Les gens leur accordent sans problèmes la permission de creuser des puisards où abreuver les animaux. Malgré le bon accueil, les pertes s'élèvent à 25 bovins et 15 petits ruminants. Suite à cette nouvelle année critique, Mohammed et ses frères partent ailleurs pour chercher de l'argent. Le fils aîné essaie une migration au Niger où il travaille comme transporteur et vendeur d'eau alors que ses deux frères cadets vont à Bamako pour faire, eux aussi, du commerce avec une charrette. L'argent tiré des travaux menés hors milieu rural permet à Mohammed de s'acheter une vingtaine de petits ruminants. Cette année 2009, la saison de soudure a été particulièrement épuisante et, bien que très tardivement, les animaux de la famille de Boureima ont du quitter les lieux de résidence. Le chef de famille raconte en détail la dernière saison de soudure : *les animaux ont bougé à Hoandé en Juillet pour y rester un mois avec le petit frère de Mohammed car celui-ci était resté pour les travaux agricoles. Mon fils était avec d'autres jeunes du village, ce qui leur permettait de s'entraider. Pour l'accès à l'eau il n'y a pas eu de problèmes car ils abreuvaient dans les mares. Nous nous connaissons avec les gens de là-bas car depuis le temps des parents s'il y a des difficultés ils viennent ici et l'inverse... il y a des songhay, des fulankriabé et des bellah là-bas*³⁷. Boureima et ses frères ont choisi l'itinéraire de transhumance en suivant des liens de réciprocité avec les résidents d'Hoandé, après avoir vérifié la disponibilité de pâturages. A posteriori la mobilité est jugée positivement : *c'était bien d'y aller, bien que nous ayons perdu 17 bovins et 80 petits ruminants, il y a trente bovins qui ont survécu et cinq petits ruminants* (les fils ont aussi d'autres petits ruminants qui leur appartiennent et qui n'ont pas été considérés).³⁸

Changements perçus et perspectives envisagées

Mohammed, le fils aîné de Boureima a des idées plutôt claires concernant les évolutions du contexte agro-pastoral homborien et les perspectives de l'exploitation familiale : *je vois que la pluie s'installe de plus en plus tardivement, donc, les pâturages ne se développent pas bien et après deux mois sont détruits. Il faut développer l'agriculture pour avoir assez à manger sans devoir vendre beaucoup d'animaux. Pour augmenter la production il faut mécaniser l'agriculture, tracteurs et charrues, les semences doivent être traitées et il faut réduire les dégâts des ennemis des cultures, parasites et oiseaux*³⁹. Fort des expériences acquises à l'étranger, Mohammed veut apporter, dans le futur proche, des changements significatifs aux activités productives familiales.

³⁷ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

³⁸ Entretien avec Boureima Sidia, Dunguri le 16/12/2009.

³⁹ Entretien avec Mohammed Boureima, Dunguri le 12/06/2009.

4.1.3. Amadou « Djadje » Boulo Moto-Ville d'Hombori E5

Description générale

« Djadje » Boulo Moto est un vieil éleveur peul de soixante-cinq ans qui habite stablement dans la ville d'Hombori depuis une dizaine d'années. Dans les dernières décennies des éleveurs, probablement parmi les plus riches, ont vendu du bétail pour investir en ville dans des activités commerciales. Il s'agit d'un effort de diversification qui n'engage pas la totalité du bétail et n'implique pas forcément la rupture des liens en milieu rural. Le cas de l'éleveur en question est différent car, suite à la perte de la plupart du bétail, celui-ci a été obligé de rester en ville bien qu'il n'y mène à l'état actuel aucune activité génératrice de revenus.

La rencontre a eu lieu dans la maison familiale, située à quelques dizaines de mètres de la maison de passage où nous étions logés. Le chef de famille possède deux bâtiments en banco entourés par une grande cour qui est toutefois presque vide et inutilisée. On aperçoit seulement quelques chèvres attachées à l'autre bout du terrain par rapport aux bâtiments et une retenue creusée au milieu de la cour.



Figure 6: la maison de famille de « Djadje » Boulo Moto à Hombori

Organisation familiale, système productif et activités économiques

« Djadje » est originaire du village de Tondibongo situé à environ une quinzaine de kilomètres au nord de la ville d'Hombori. Depuis plusieurs générations la famille habitait dans le village où les activités pratiquées étaient l'agriculture et l'élevage, celui-ci étant la principale source de revenus. Il y a une dizaine d'années le chef de famille décide de se déplacer en ville pour commercialiser le lait produit par son troupeau qui compte à l'époque environ soixante-dix têtes. Quitter le milieu rural est un défi, un changement important pour la famille : *en ville il y a le changement alors que la brousse reste toujours la même*⁴⁰. Voici le récit que le chef de famille fait à propos de cette période particulière de sa vie :

J'ai fait les premiers quatre ans sans souci car la vente de lait marchait bien. Les laitières étaient ici et le reste à Tondibongo. Nous vendions pendant toute l'année, en saison sèche nous complétons les animaux et les

⁴⁰ Entretien avec Amadou Boulo Moto, Hombori le 15/12/2009.

gens venaient acheter ici à la maison. En ce moment, j'ai pu construire. A la suite de ces quatre bonnes années, ça n'a plus été la même chose (l'élevage en milieu rural a été presque détruit par le manque de pâturages et les maladies), donc j'ai essayé de faire des travaux différents : le commerce de bétail et la vente en boutique mais ça n'a pas marché, je n'ai pas eu de la chance. Souvent je partais à San et à Abidjan mais il n'y avait pas assez de bénéfices et lorsque je revenais ici l'année n'était pas bonne et donc la plupart des gagnes partait dans la nourriture de la famille. La boutique c'est le crédit qui l'a gâtée⁴¹.

Pour faire face à la perte presque entière des animaux et à la faillite des investissements dans le commerce la famille doit se réorganiser et s'orienter vers d'autres activités en milieu rural et en ville. L'agriculture devient l'activité la plus importante et les deux fils de « Djadje » partent chaque année pour cultiver les champs de la famille à Tondibongo. Suite à la récolte, ils se divisent, il y en a un qui part pêcher dans la mare de Dimamou et un autre qui s'engage à Hombori dans des travaux journaliers (construction, banco). Les filles commencent à fréquenter une école coranique.

Mobilité

Le circuit de mobilité habituelle fréquenté par la famille était plutôt court et limité à la fin de la saison sèche et au début de l'hivernage. Le troupeau quittait Tondibongo en saison sèche pour se déplacer à Oualam, village situé dans la plaine au sud de la chaîne de montagnes qui précède le Mont Hombori. En suite, un autre déplacement au sud était effectué à Darawal jusqu'à la définitive installation de l'hivernage sur l'étendue de la commune. Les deux sites fréquentés avaient l'avantage d'être approvisionnés en eau à tout moment de l'année. Comme l'on verra par la suite, l'année '73 a été la seule à imposer le déplacement des animaux hors du territoire de la commune.

Trajectoire de la famille

L'année '73 est la première crise marquante qui met en discussion le mode de vie et les activités familiales. Amadou a à l'époque environ vingt-neuf ans et vis avec sa famille, ses parents et ses petits frères. Le troupeau compte en ce moment une cinquantaine de bovins. Amadou se souvient du début de la crise : *ici il avait plu mais pas dans le Nord, du coup les éleveurs sont tous venus et les pâturages sont vite terminés...Nous avons fuit l'endroit pour aller vers le Seeno, à Tiamaladjo, en passant par Dunguri, Losoga et Seghendourou. Nous avons quitté durant le « dabbundé ». Nous nous sommes renseignés au marché car les habitants de Tiamaladjo y venaient. Toute la famille était partie avec d'autres voisins. Nous payions l'eau et le puisage en vendant des animaux...C'était la première grande sécheresse du coup beaucoup de gens sont restés jusqu'à tout perdre. Tout le monde a beaucoup perdu, ceux qui étaient partis et ceux qui étaient restés⁴².*

⁴¹ Entretien avec Amadou Boulo Moto, Hombori le 15/12/2009.

⁴² Entretien avec Amadou Boulo Moto, Hombori le 15/12/2009.

A la sortie de la crise l'élevage de famille compte six bovins épargnés sur la cinquantaine du départ. L'impact est très fort et la famille est contrainte à se concentrer sur les travaux agricoles. La reconstitution des effectifs marche toutefois bien et dix ans après le troupeau est reconstitué. Amadou est maintenant marié mais continue à vivre en famille et à gérer le troupeau. Malheureusement, l'arrivée de l'année '84 compromet tous les efforts de reconstitution. Face à la nouvelle crise, Amadou décide de changer de stratégie : *cette année-là, à Fete Fari, nous avons coupé tous les résidus et nous avons vendu une partie du troupeau pour garder seulement les animaux que nous pouvions nourrir. Selon ceux qui étaient partis nous avons choisi une bonne stratégie car nous avons pu garder une quinzaine de bovins*⁴³. La reconstitution est entamée à partir de ce noyau et à l'approche de l'année d'ATT (1991) le troupeau compte de nouveau soixante-dix têtes. Pendant dix ans Amadou réussit à garder cet effectif et décide, à la fin des années '90, de se déplacer à Hombori pour commercialiser le lait et chercher des nouvelles activités en milieu urbain. Suite à quatre bonnes années où la vente de lait marche bien, le manque de pâturages, avec le pic de l'année 2004/2005, et l'incidence des maladies déciment ses bovins en faisant manquer la base productive de son commerce.

Changements perçus et perspectives envisagées

Amadou a une idée assez précise des changements qui ont intéressé le milieu rural à Hombori : *il y a deux choses qui nous empêchent d'aller en avant dans l'élevage : le manque de pâturage et les maladies. Le manque de pluies est à la base du manque de pâturages. Depuis l'année d'ATT dans la commune il y a des pâturages mais au Nord il y a des coins où il y en a pas du coup les gens viennent ici...la mobilité aussi a changé, dans le passé on se déplaçait plus, le tourteau fait que les animaux restent sur place*⁴⁴.

Vu à posteriori le choix de se déplacer en ville est un échec et la vision du chef de famille concernant l'avenir en milieu urbain est très négative. Le futur envisagé par le chef de famille prévoit le retour en milieu rural : *Ici je ne gagne rien et la vie est chère alors qu'en brousse il n'y a pas de dépenses...avant c'était bien pour la vente du lait mais ça ne l'est plus. Je ne veux plus recommencer la vente de lait, je veux avoir des animaux et retourner en brousse*⁴⁵.

⁴³ Entretien avec Amadou Boulo Moto, Hombori le 15/12/2009.

⁴⁴ Entretien avec Amadou Boulo Moto, Hombori le 15/12/2009.

⁴⁵ Entretien avec Amadou Boulo Moto, Hombori le 15/12/2009.

4.2. Agro-pasteurs ayant retrouvé un certain équilibre entre agriculture et élevage à l'issue des grandes sécheresses

4.2.1. Hamma Addou Bairi site Timbadior E2

Description générale

Hamma Addou Bairi est un Peul Djelgo, il réside habituellement à Timbadior, site situé à la frontière entre la commune d'Hombori et celle de Gossi, à côté de la mare d'Agoufou. Hamma, comme beaucoup de Peuls Djelgobé a des proches parents au Burkina, pays d'origine de ce groupe, mais certains événements marquants que l'on verra par la suite ont compromis ces relations familiales au point qu'aujourd'hui les contacts ne sont pas réguliers.



Figure 7: La femme d'Hamma se repose avec un de ses fils à l'ombre de sa case fabriquée avec des nattes

La rencontre a eu lieu sur le site de Nbella Djam, à l'extrême Ouest de la commune à quelques kilomètres du goudron et de la mare de Simbi. Depuis l'année passée Hamma n'est pas encore retourné chez lui car, comme il dit, cette année lui a fait peur. Nbella Djam est un site en pleine brousse dans une zone où il n'y a pas beaucoup de villages sédentaires. Le campement familial est simple étant composé par une petite case pour la vieille mère et une grande pour le chef de famille, sa femme et leurs enfants. Les cases sont essentielles, des structures en bois couverte par des nattes, et bien adaptées aux exigences de déplacement.

Organisation familiale, système productif et activités économiques

Hamma, aujourd'hui sur la quarantaine, est le deuxième fils mâle de sa famille. Son grand frère est décédé en 2006 en lui laissant la charge de son enfant. Celui-ci a aujourd'hui dix-huit ans et, malgré son jeune âge, est déjà marié deux fois, la deuxième femme étant la fille aînée d'Hamma. Le chef de famille réside avec sa vieille maman, sa femme et leurs enfants, des garçonnetts dont le plus grand n'arrive pas à dix ans.

La vie du campement tourne autour de l'élevage, de loin l'activité économique plus importante et véritable vocation familiale puisque le père d'Hamma était un grand éleveur des bovins, connu et estimé dans la commune d'Hombori. Le chef de famille entretient

soigneusement ses animaux, en particulier les bovins qu'il préfère à cause du prestige qui en dérive mais aussi de leur valeur économique. Son troupeau bovin, reconstitué à partir des animaux épargnés par la sécheresse de '84, est aujourd'hui composé par une trentaine de vaches. Comme l'on verra par la suite, cette année 2009, quasiment tous les petits ruminants (une cinquantaine) sont morts surtout à cause d'une maladie contagieuse. Les savoirs détenus par le chef de famille sont éminemment pastoraux, notamment une expérience intéressante de la mobilité et la connaissance d'espèces fourragères et de leur qualités de pâture. Le chef de famille et ses jeunes garçons s'occupent de la conduite et de l'abreuvement des animaux tandis que la femme gère le campement et les produits laitiers.

Suite aux conséquences gravissimes de la sécheresse de '84 sur le troupeau, l'agriculture a pris une place de plus en plus importante parmi les activités familiales. Les champs hérités se trouvent en proximité du site d'attache. La spéculation principale est le mil cultivé sur sol sableux mais la famille peut aussi compter sur un hectare de sol argileux cultivé à sorgho. La récolte est stocké dans une case et la famille ne dispose pas de charrue, outil pourtant intéressant pour la culture du sorgho. L'approche à l'agriculture reflète bien l'origine principalement pastorale de l'exploitation. Ce commentaire exprime l'intérêt du chef de famille pour une meilleure intégration des activités agro-pastorales : *nous sommes des éleveurs, nous sommes rentrés dans l'agriculture mais nous sommes toujours en déplacement. Nous n'avons pas besoin de la charrue auparavant mais maintenant c'est un défi nous en procurer une*⁴⁶. L'apport en main d'œuvre de la femme d'Hamma est incontournable pour concilier activités agricoles et pastorales à l'approche de la saison de pluies.

Mobilité habituelle

A tout moment de l'année, en particulier en fin de saison sèche et en saison des pluies, comme tout éleveur de la commune, Hamma se renseigne sur les conditions d'abreuvement et de pâture. Les marchés sont les endroits privilégiés pour l'échange d'informations. Au-delà, les réseaux personnels et les voyages de prospection permettent de disposer d'informations plus détaillées. Hamma voyage beaucoup et dispose d'un bon réseau de connaissances tant dans la commune de Gossi que dans celle d'Hombori. Il perçoit la prospection des endroits comme une pratique importante pour l'élevage : *je pars tout le temps pour prospecter les endroits avant de me déplacer... pendant plusieurs jours je me balade et quand les gens me demandent ce que je fais, je dis que j'ai perdu des animaux...comme ça je m'approche aux gens des villages dogon et songhay pour me renseigner sur l'état des pâturages et les couts d'abreuvement...j'ai toujours au moins deux alternatives au cas où les bon endroit ait été déjà occupé*⁴⁷. Surtout en année critique éviter les grandes concentrations de bétail et choisir des pâturages de qualité peut faire la différence, pour cela les « bons endroits » doivent être protégés.

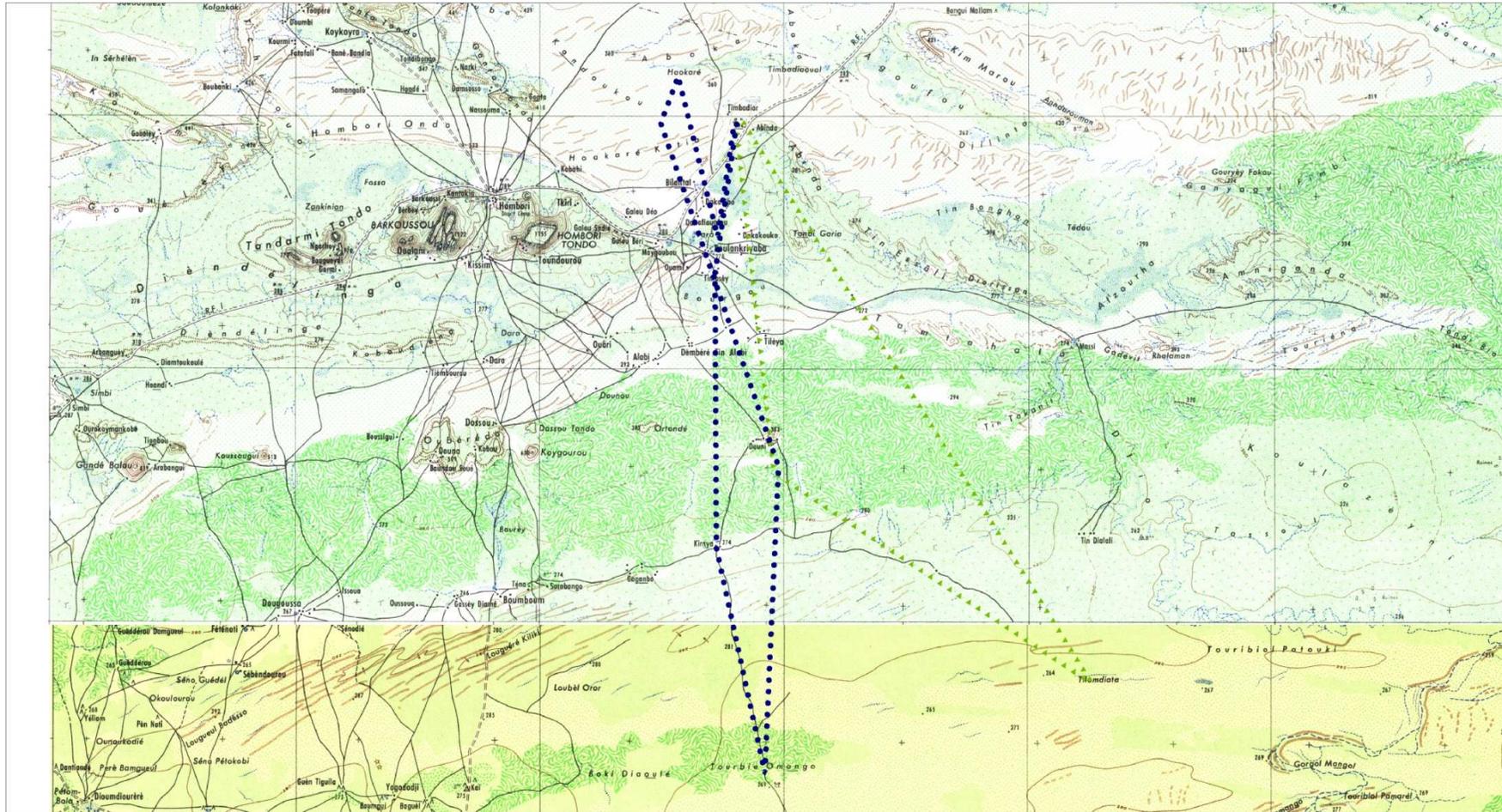
⁴⁶ Entretien avec Hamma Addou Bairi, Toundourou le 28/05/2009.

⁴⁷ Entretien avec Hamma Addou Bairi, Toundourou, le 28/05/2009.

Selon Hama depuis le temps de son père les autorités traditionnelles (fraction) et politiques n'ont jamais joué aucun rôle dans l'accès aux ressources naturelles car les conditions d'abreuvement se négocient individuellement ou collectivement avec le chef du village concerné. L'accès aux pâturages est depuis le temps de la colonisation libre pour tout le monde. En revanche, les modalités de résolution des conflits ont changées. La chefferie a perdu son rôle de médiation à la faveur de négociations directes entre les intéressés. Le dernier recours est aujourd'hui l'intervention des autorités communales, une intervention qui peut coûter cher aux éleveurs, notamment en cas de divagation.



Figure 8: Hama lors de la première rencontre à Toundourou. A côté de l'arbre on peut remarquer les quelques affaires de la famille. Pour faciliter la mobilité la famille avait amené seulement la case de la vieille mère d'Hama



Carte 4 (relative à l'étude de cas n°2). La carte montre les différences entre le parcours habituel pratiqué avant '84 (en bleu, vertical au centre) et l'actuel (en vert, orienté vers le Sud Est).

Les circuits de mobilité fréquentés varient de façon considérable d'une année à l'autre en fonction de la distribution de pluies et pâturages. Il est ainsi difficile parler d'une mobilité habituelle. Toutefois, l'analyse détaillée de l'itinéraire actuel et de l'itinéraire paternel montre des évolutions intéressantes dans le temps tant dans l'organisation de la transhumance que dans les objectifs de production.

- **Pour le circuit actuel** figurant en vert sur la carte et formant un grand huit vertical et centré sur la carte. Si les pâturages sont suffisants, Hamma reste près de Timbadior en saison sèche pour se déplacer vers le Sud à la tombée des premières pluies. Il part dans la brousse de Ngassa Duni, au sud du village dogon de Duni, pour descendre en suite à Tinlamdjata dans la commune de Mondoro. Les étapes au retour sont différentes : *je vais à Fete Akia, je peux faire deux semaines, en suite à Massa où il y a une grande mare, là je peux faire deux semaines aussi. Après je passe à N'galamane uniquement pour faire la cure salée à Atakula pendant une semaine et je rentre à Timbadior en Juillet/Aout. A ce moment le reste de la famille a déjà semé. Là les enfants s'occupent du bétail et moi des champs.* En tout le circuit peut durer entre deux et trois mois et est construit de façon à concilier les activités pastorales et agricoles. Le chef de famille part avec quelques uns de ses enfants, alors que le gros de la famille reste sur place pour cultiver les champs (102 km allée et retour).
- **Le circuit ancien pratiqué par Addou Bairi en 1984 figurant en vert et sous forme d'une boucle en diagonale orientée vers le Sud Est.** Jusqu'à la mort du père d'Hamma (1984), la mobilité familiale était différente. Si les zones touchées étaient plus ou moins les mêmes (le sud de la commune d'Hombori et celle de Mondoro), la transhumance était menée collectivement avec les membres de la fraction et la durée était majeure. Aux premières pluies (Juin) tout le monde bougeait vers la commune de Mondoro en passant par Wami, Kinya, Turbyu, N'gassoye, pour revenir juste avant la récolte (Octobre/Novembre) en passant par Fete Barkewi, Ngassa Duni et Tinsilfi. En suite, les animaux étaient gardés à Aokara, moins de dix kilomètres au nord du Wami, en attendant de rentrer dans le champ du Wami où le père d'Hamma avait des relations d'échange fumure/résidus avec des agriculteurs. Grâce à ce circuit, le bétail restait à Timbadior seulement en période sèche chaude (*veedu*) la plus risquée et difficile pour déplacer les animaux. L'organisation collective donnait des avantages, notamment en termes d'accès aux ressources et d'entraide en cas de perte, vol, maladie, et fréquentation des marchés. Malgré cela, Hamma a abandonné le circuit paternel à cause de la mésentente avec les autres jeunes de la fraction avec qui a préféré garder des relations de simple voisinage (121 km allée et retour).

Trajectoire de la famille

L'année '84, nommée *hitande Mossi*⁴⁸, a été un véritable tournant pour la famille d'Hamma. Les mauvaises conditions des pâturages obligent la famille à se déplacer à Boulekessi, dans la commune de Mondoro, en saison froide (*dabbundé*). Le chef de famille décède là-bas en laissant ses fils avec un grand troupeau composé par 170 bovins, 95 moutons et 1 chameau. Suite à cet événement tragique la famille et le troupeau se divisent, Hamma reste avec les femmes et les petits ruminants à Boulekessi alors que son grand frère conduit les bovins à Deu et, en suite à Kaya, au Burkina Faso. Voici le récit de la suite :

Moi et la famille, nous sommes partis à Banguimallam où j'avais trouvé un travail dans un projet « food for work » pour la fixation des dunes. J'étais payé en genres de première nécessité : sucre, farine de maïs, habits et huile. A l'époque le troupeau bovin était constitué par des zébus bororo, des animaux qui n'avaient pas l'habitude de manger de l'aliment de bétail (ce qui veut dire plus résistants). Peu avant l'arrivée des pluies, mon frère avait encore cinquante têtes. Il les a confiées au frère du père pour venir me chercher et m'amener au Burkina Faso. Quand il est arrivé au Mali, il a plu et nous avons décidé de rester pour cultiver et de ne pas partir tout de suite à chercher les animaux. En suite, l'oncle est venu au Mali en disant qu'il avait vendu les animaux et perdu l'argent. Il a ramené deux têtes qui m'appartenaient. Nous avons vendu onze chèvres pour avoir une génisse et nous avons partagé le reste (lui et son frère). C'est le noyau du troupeau actuel, « fi ta tawa », les semences.

Suite à la perte presque entière des bovins, la famille d'Hamma se concentre sur l'agriculture pour réduire les ventes de bétail. Malgré son jeune âge (environ 20 ans), Hamma est recruté par le projet d'aide de l'église norvégienne qui a ouvert un siège à Gossi. Il est animateur dans un programme d'alphabétisation des populations rurales. Il y travaille pendant six ans et le salaire, payé en aliments et argent, est généreux. Cela lui permet d'investir dans la reconstitution du troupeau et de constituer un petit fond pour commencer le commerce de bétail. Au début des années '90, la grande rébellion éclate touchant en pleine la commune de Gossi. C'est une période difficile, l'insécurité est grande. Hamma pratique son commerce pendant une année, en payant des impôts aux rebelles. En suite, il essaie d'évoluer vers le commerce d'aliment de bétail et de mil. L'activité démarre bien mais le renversement d'un chargement cause la perte de tout l'argent investi. En '97 il y a une autre année difficile. En saison sèche, les animaux sont conduits à Ngassa Duni car là-bas il y a eu une pluie précoce, malheureusement il s'agit d'un épisode isolé. Piégé par le manque d'eau, Hamma connaît une grande mortalité : trente petits ruminants et dix bovins. Malgré tout, à l'approche de l'année 2004/2005 (*hitande babati*⁴⁹) le troupeau familial compte jusqu'à 130 petits ruminants. L'année pose problème : *depuis l'hivernage il n'avait pas plu régulièrement et les herbes n'étaient pas résistantes*

⁴⁸ Littéralement l'année des Mossi, si nommée à cause du déplacement massif des éleveurs du Gourma au Burkina Faso, notamment dans la zone de Kaya, à moins de 100 Km au nord-est de la capitale Ouagadougou. La distance entre la ville d'Hombori et celle de Kaya est considérable : 260 Km environ à vol d'oiseau.

⁴⁹ L'année des crickets en fulfuldé.

(*turbilis terrestris*, *zornia glochidata*), *s'il ne pleut pas bien, elles ne résistent pas longtemps. Nous sommes partis à Malaki entre Gossi et Inadjatafan pour rejoindre des parents qui avaient trouvé des bons pâturages. Au début, les Tamasbeq ne voulaient pas nous laisser creuser des puisards car ils avaient eu des problèmes avec des Torobé du Niger. Nous avons répliqué que « pas tout le monde est pareil » et le maire d'Inadjatafan nous a permis de creuser⁵⁰*. La famille reste dans le nord jusqu'à la saison des pluies suivante. C'est un bon choix et les animaux ne sont pas durement touchés. En 2006 le grand frère d'Hamma est blessé à la tête par une vache. La blessure est grave et la famille doit vendre beaucoup de têtes pour payer les soins au Burkina Faso. Malgré tout, le malade empire et décède. C'est une grave perte car Hamma est désormais le seul adulte à pouvoir s'occuper des activités agro-pastorales et ne peut, donc, plus diversifier ultérieurement les sources de revenus. L'année 2009 est également critique. La mauvaise pluviosité dans le Nord du Gourma oblige beaucoup d'éleveurs à descendre dans la commune en saison froide en accélérant la consommation des pâturages. Ne s'attendant pas une descente si massive, les résidents sont obligés de revoir leurs plans pour la saison sèche. Hamma commence alors un périple destiné à durer une année. En Janvier il part à Aokara, à la limite nord-est de la commune d'Hombori, pour y rester un mois et demi en abreuvant à la mare d'Agoufou. Il se déplace, en suite, à Sambangu, quelques dix kilomètres au nord, à cause d'une pluie précoce, pour redescendre à Domsosso, à côté de Gonta, où il négocie à cinquante milles Fcfa l'abreuvement des animaux pour un mois. A mi-avril il est dans la plaine au sud d'Hombori, près de Toundourou où il a trouvé des poches de pâturage et profite de la gratuité de l'eau du puits. Il y reste jusqu'à fin Juin pour se déplacer à l'ouest à Nbella Djam en passant par Garmi. Actuellement, Hamma est sur ce site depuis cinq mois avec toute la famille et attend d'améliorer l'embonpoint des animaux avant de rentrer. A cause des contraintes de conduite et de la mobilité accentuée les champs n'ont pas été cultivés. Hamma a perdu un seul bovin mais les ventes et les maladies ont emporté la quasi-totalité des ses petits ruminants. Bien que tardives, les pluies ont été plutôt abondantes, ce qui laisse présager une année tranquille durant laquelle commencer à reconstituer le petit bétail, essentiel à supporter les dépenses monétaires de la famille.

Changements perçus et perspectives envisagées

Dans la perception d'Hamma, des changements importants ont intéressé le milieu rural homborien : *au temps des parents, il pleuvait plus régulièrement et il y avait des arbres partout. Aujourd'hui sur les parcours qu'on pratiquait il y a de villages partout car tout le monde veut être dans un village⁵¹*. Hamma a un regard ambivalent sur la sédentarisation, d'un côté il apprécie le majeur confort et les possibilités offertes par la vie au village (accès à de l'eau de qualité et développement de l'agriculture), de l'autre son expérience récente confirme que la mobilité

⁵⁰ Entretien avec Hamma Addou Bairi, Nbelladjam, le 10/12/2009.

⁵¹ Entretien avec Hamma Addou Bairi, Nbelladjam, le 10/12/2009.

est plus que jamais nécessaire à la bonne conduite des activités d'élevage toujours prioritaires dans l'organisation familiale.

Dans la tête d'Hamma si le contexte a changé la mentalité des éleveurs et des autorités doit suivre : *il ne faut plus regarder le nombre d'animaux mais plutôt leur beauté...les autorités doivent comprendre qu'il faut faire des banques d'aliment de bétail pour en avoir moins cher et qu'il faut faciliter les déplacements des éleveurs. Par exemple, il y a des grandes charrettes à chameau qui peuvent servir à transporter l'eau et les vaches fatiguées. Cela peut aussi servir à amener plus d'affaires pour le confort de la famille et rendre les déplacements moins pénibles*⁵².

4.2.2. Amidou Amadou-Village de Kiri E3

Description générale

Amidou réside la plupart de l'année dans le village de Kiri situé à quelques cinq kilomètres à l'est d'Hombori suivant la route nationale. Le village est situé dans la plaine argileuse qui sépare le goudron de la chaîne de dunes qui lui court parallèle à Nord. La zone a plusieurs atouts, en premier, la plaine retient l'eau des pluies en favorisant la culture du sorgho, la pousse naturelle du riz sauvage et la pêche en saison froide. Les terrains argileux sont fertiles et il y a de jardins à palmier, citronniers et papayers. L'eau est très proche de la superficie ce qui permet d'abreuver facilement en saison sèche en creusant des puisards peu profonds. La proximité avec Hombori fait du village un endroit désenclavé, ce qui facilite l'écoulement des produits et l'achat de marchandises. La présence d'eau à toute saison et le désenclavement du site permettent, toutefois, l'arrivée et la permanence des troupeaux avec des répercussions sur l'état des pâturages, notamment en saison de soudure.

La rencontre avec Amidou a lieu sur le site de *Tyofi Kodjolel* dans le Wami à quelques kilomètres du village de Kelma. C'est une étape qui fait partie du parcours habituel de la famille que l'on verra par la suite. Toute la famille est sur le site et profite de l'abondance du lait et du bon état des pâturages. C'est une période tranquille, deux cases de nattes sont aménagées et le troupeau pâture et s'abreuve dans les alentours profitant de la présence d'eaux de surface.

Organisation familiale, système productif et activités économiques

Amidou est un Peul Diallo et a environ cinquante-cinq ans. A la base de l'exploitation il y a sa famille restreinte, sa femme et leurs six fils. L'aîné Sambo est le seul en âge de mariage, deux autres plus jeunes fréquentent l'école coranique à Douentza. Sambo est en train de prendre la relève paternelle en ce qui concerne la gestion des activités productives. Il gère le troupeau bovin et, si la conduite le permet, s'occupe de la plupart des travaux champêtres.

⁵² Entretien avec Hamma Addou Bairi, Nbelladjam, le 10/12/2009.

Les fils cadets, guidés par le chef de famille, s'occupent de la conduite des petits ruminants qui s'éloignent moins fréquemment du village.

Comme le souligne Amidou *la forve* de la famille est l'élevage des bovins, l'espèce la plus nombreuse dans le troupeau familial qui doit compter à présent une quarantaine de têtes. L'élevage bovin est aussi la principale activité héritée par les parents dont le troupeau, plus de cent têtes, a été décimé par la sécheresse de '84. Les choix productifs sont en continuité avec le passé. L'élevage des petits ruminants et l'agriculture sont des activités complémentaires de support à la consommation familiale et aux coûts d'entretien du troupeau. Les principales cultures pratiquées sont le mil sur sol sableux et le sorgho sur sol argileux. La taille des champs cultivés, estimée par le chef de famille, est toutefois plutôt modeste (1 hectare) et la famille ne dispose ni de greniers ni de charrues.

Mobilité habituelle

La mobilité habituelle de la famille, si les conditions de pâture le permettent, se joue sur un itinéraire assez restreint. En saison sèche, le troupeau stationne dans les alentours de Kiri et est abreuvé dans les puisards familiaux. A l'arrivée des pluies (juillet/août), la conduite des bovins est prise en charge par le chef de famille car le fils aîné s'occupe de la culture des champs. Les animaux sont alors éloignés des champs de la plaine et conduits dans la zone du Wami en attendant de retourner au village pour consommer les résidus des cultures (octobre/novembre). Suite à la récolte, en saison froide, toute la famille se déplace à nouveau dans le Wami pour y rester jusqu'au tarissement des mares (janvier). Le site de *Tyofi Kodjolel* est devenu depuis quatre ans un point fixe à cause de la présence de pâturages frais, une deuxième étape est faite, sur la voie du retour, dans les alentours de Tara.

Selon Amidou, les autorités ne jouent aucun rôle dans la gestion de la mobilité, à exception du service répressif des eaux et forêts qui contrôlent l'usage des ressources forestières.

Avant '73 la mobilité pratiquée par Amidou et ses animaux était différente : *avant '73, moi et mon frère nous partions à Timbador et à Gossi. Nous pouvions faire deux ou trois ans là-bas sans faire revenir les animaux tandis que les autres frères restaient pour cultiver*⁵³. Une transhumance de longue ampleur était habituellement menée en direction Nord-est principalement sur l'étendue de la commune de Gossi. Amidou et son grand frère quittaient Timbador au moment de la récolte (Novembre) en suivant un réseau de mares et ouadi pour arriver à la mare de Gossi, située à 70 km environ au nord-est de la ville d'Hombori. Après avoir passé une petite période à Kimmarou pour profiter de la cure salée, les principales étapes de la transhumance étaient : Taylatin, Sambangu, Tongue, Tin Agouloufa, Tin Adolo, Tin Assolmi. Tout au long du parcours, le bétail était abreuvé dans les ouadi et dans les nombreuses mares temporaires. Si les pâturages étaient suffisants, les éleveurs et le troupeau passaient la saison sèche aux alentours de la mare pérenne de Gossi. A l'arrivée des pluies, le parcours fonçait encore vers

⁵³ Entretien avec Amidou Amadou, Kiri le 20/05/2009.

le Nord jusqu'à Adiora où les transhumants restaient jusqu'à la fin de la saison froide lorsque l'assèchement des eaux superficielles les obligeait à s'arrêter de nouveau dans les alentours de Gossi. La véritable redescente vers Timbador, en passant par In Essin et Gungam, était entamée à l'arrivée de la nouvelle saison pluvieuse. Amidou raconte avoir expérimenté ce parcours avec son frère : *le père n'était pas d'accord mais après avoir vu l'embonpoint des animaux, il nous demandait lui-même de partir*⁵⁴. Les deux jeunes partaient seuls avec les bovins en divisant le troupeau en deux parties en cas de besoin. Les grands déplacements étaient entrepris seulement en présence d'eaux de surface pour minimiser les coûts et éviter les problèmes avec les sédentaires. La permanence en saison sèche dans les alentours de Gossi était négociée avec le chef du village : *le grand frère annonçait l'arrivée au chef de village. Comme ils savaient qu'on n'allait pas durer longtemps, ils étaient d'accord*⁵⁵. Suite aux pertes massives enregistrées durant la sécheresse de '73, le parcours est abandonné. Sa reprise n'est pas envisageable actuellement car le parcours est estimé trop fatiguant par Sambo qui devrait d'ailleurs s'y aventurer seul en délaissant les travaux agricoles.

⁵⁴ Entretien avec Amidou Amadou, Tyofi Kodjolel le 08/12/2009.

⁵⁵ Entretien avec Amidou Amadou, Tyofi Kodjolel le 08/12/2009.



Carte 1 (Relative à l'étude de cas n°3). En bleu, (la grande boucle) l'itinéraire de déplacement défini comme habituel avant '73. En violet (le tracé horizontal de faible amplitude au bas de la carte) l'itinéraire « habituel » actuel (ici habituel prend le sens de récurrent, en cas de bonne pluviosité).

Au-delà de l'énorme différence en Km (255 pour le premier et 45 pour le deuxième), les deux itinéraires sont sous-tendus par des objectifs de production radicalement différents.

- L'itinéraire d'avant '73 se joue sur deux ans et engage seulement les jeunes de la famille qui conduisent à tour de rôle. Le départ était effectué en saison froide (dabbundé), en montant en direction nord-ouest, les bergers se déplaçaient par étapes jusqu'à Gossi où ils restaient pendant la saison sèche (abreuvement dans la mare pérenne). A l'arrivée de l'hivernage, hommes et animaux se déplaçaient ultérieurement vers le Nord, dans la région de Gao où ils restaient pendant toute la saison froide pour descendre à nouveau sur Gossi en coïncidence avec l'assèchement des eaux de surface. La nouvelle saison sèche était encore passée en proximité de Gossi jusqu'à l'arrivée de l'hivernage lorsque les éleveurs et leur bétail rentraient dans leur zone de provenance.
- Le deuxième parcours est limité à des mouvements pendulaires entre le village de Kiri et la zone pastorale du Wami. En saison sèche le troupeau reste aux alentours de Kiri où la famille possède des puisards, à l'arrivée de l'hivernage les animaux sont éloignés des champs et conduits sur les parcours du Wami. Ils reviennent à Kiri après la récolte pour consommer les résidus des champs familiaux pour être, en suite, conduits pendant la saison froide sur le parcours du Wami. Le cycle se ferme en saison sèche lorsque les animaux reviennent à Kiri.

Trajectoire de la famille

L'année '73, *hitande bonguel arandere*⁵⁶, est la première étape qui a marqué l'esprit et la mémoire d'Amidou : *il n'avait pas plu et les animaux du fleuve venaient pour pâturer... alors nous étions partis jusqu'au Burkina, vers Djibo, car il n'y avait pas d'aliment de bétail*⁵⁷. Amidou avait à l'époque une vingtaine d'années et, pas encore marié, conduisait le troupeau bovin de la famille avec son grand frère. En saison froide les pâturages sont déjà insuffisants, alors Amidou et son frère encheminent les animaux vers le Sud. Les éleveurs font plusieurs étapes sur la voie du Burkina en passant par plusieurs sites : Darawal, Sarabangu, Bundu Eirou, Duna et Niagasangou. La pire difficulté est l'abreuvement car il n'y a pas d'eaux superficielles. Il faut donc abreuver dans les puits villageois : *le troupeau n'était pas petit, plus de cent têtes, et il fallait négocier (l'accès à l'eau) avec les chefs des villages. Trois villages nous avaient imposé de payer 50.000 Fcfa : Bundu Eiron, Duna et Niagasangou*⁵⁸. Le déplacement au Burkina dure jusqu'à la fin de la saison agricole suivante. En suite les éleveurs retournent à Kiri en passant par Ngassa Duni et Amniganda (cure salée). Malgré les difficultés rencontrées, la stratégie est payante (*ceux qui sont partis s'en étaient mieux sortis*) et le déplacement permet aux éleveurs de sauver un quart du

⁵⁶ Expression fulfuldé signifiant : la première mauvaise année.

⁵⁷ Entretien avec Amidou Amadou, Tyofi Kodjolel le 08/12/2009.

⁵⁸ Entretien avec Amidou Amadou, Tyofi Kodjolel le 08/12/2009.

troupeau bovin. Cela permet à tous les membres de la famille de rester en milieu rural en pratiquant les mêmes activités d'avant crise : l'agriculture et l'élevage. Concernant les pratiques le plus grand changement est l'abandon de la transhumance longue vers Gossi.



Figure 9: Un réservoir d'eau creusé à Sarabangu. A cause de la profondeur de la nappe, certains villages de la bande sud de la commune sont dépourvus de points d'eau permanents

A l'approche de l'année '84, le troupeau familial est reconstitué et compte à peu près les mêmes effectifs d'avant '73. Cette fois-ci la crise est encore plus dure, de plus, Amidou a fondé son propre foyer. Voici le récit qu'il en fait : *l'année '84, hitande bonguel sakitandé⁵⁹, n'a pas été meilleure. Ceux qui n'étaient pas partis ont tout perdu. Nous étions restés car mon grand frère qui était parti jusqu'à Bundu Eirou était revenu en disant que jusqu'à Duna il n'y avait rien. Nous sommes restés à Timbadior jusqu'à quand les animaux sont tous morts et en suite nous sommes revenus à Kiri. Sur plus de cent vaches ils nous en restaient seulement deux. Du coup, en suite, nous sommes partis vers Gossi pour faire les bergers salariés. Cela a duré six ans, nous sommes revenus en '90 à Kiri pour faire l'élevage avec dix vaches et des chèvres⁶⁰. A différence de '73, la crise a obligé le chef de famille à chercher des revenus extérieurs pour reconstituer le troupeau familial. Le travail comme berger salarié montre l'enracinement de la famille en milieu rural, l'attachement aux activités pastorales et le manque de recours extérieurs. Plus récemment l'année 2005 pose beaucoup de problèmes car l'hivernage n'est pas très bon et les crickets détruisent les récoltes. Un déplacement vers le Sud est entamé par le chef de famille et son fils aîné en touchant les suivantes étapes : Ngassa Duni, Kinya et Sarabangu situés à la limite sud de la commune. Ils reviennent ensuite à Tondegaria, à l'ouest du Wami. Le choix de partir vers le Sud n'est pas gagnant et les pertes sont élevées, vingt-cinq bovins, un peu moins de la moitié du troupeau en plus de la moitié des petits ruminants qui sont restés au village. Deux jeunes mâles sont aussi vendus pour acheter de l'aliment de bétail et pour nourrir la famille. Cette année 2009 la longue durée de la soudure oblige Sambo à se déplacer vers le Sud lors de la tombée sur Hombori de la première bonne pluie le 12 Juin. La destination finale est Gassel dans la commune de Mondoro, en tout le déplacement prend trois mois repartis sur plusieurs étapes : Fetenkollé*

⁵⁹ Expression fulfuldé qui signifie : la deuxième mauvaise année.

⁶⁰ Entretien avec Amidou Amadou, Tyofi Kodjolel le 08/12/2009.

Dossu, Sarabangu, Luggol Orowa, Karakaolé, Bundu Eirou et Saré Dina. Les informations sont collectées sur le marché d'Hombori en discutant avec des vieux, des bergers et des marchands burkinabé. Sambo part avec son petit frère et le fils d'un cousin de son père. Cela permet aux jeunes de s'entraider et Sambo précède toujours le troupeau pour prospecter le terrain. Amidou reste à Kiri avec les vaches fatiguées et les petits ruminants qui sont complémentés sur place. Il fait quelques allées-retours pour contrôler l'évolution de la saison et de la transhumance. L'abreuvement ne pose pas beaucoup de problèmes car, dans un premier temps, un parent leur permet d'accéder à son réservoir à Sarabangu et, en suite, Sambo trouve des eaux superficielles partout. Cela est très important car les contraintes d'abreuvement sont les plus lourdes : *depuis que je vis nous nous approchons des villages seulement pour abreuver...l'accès aux pâturages est toujours libre, même au Burkina, car eux aussi viennent ici à toute saison...le seul obstacle à la mobilité est le fait de devoir payer l'eau. De Hombori à Gossi tu ne paies pas mais au Sud de Sarabangu (A Darawal aussi pour les étrangers) tu commences à payer. Si tu as des têtes, les villageois peuvent te demander 25.000 Fcfa pour un seul abreuvement, sinon tu peux négocier un meilleur prix selon la durée du séjour, 50.000 Fcfa par mois. C'est moins cher que dans le passé car il y a beaucoup plus de points d'eau*⁶¹. Heureusement pour Amidou et sa famille le troupeau n'enregistre pas beaucoup de pertes et Sambo peut rentrer à Kiri à mi-septembre. Toutefois, les ventes pour l'achat d'aliment de bétail ont été beaucoup plus importantes que d'habitude.

Changements perçus et perspectives envisagées

Comme beaucoup d'agro-éleveurs, Amidou n'a pas une vision claire et systématique des changements survenus. Dans sa perception la grande variabilité des précipitations fait partie de la vie quotidienne depuis toujours. Son aptitude est plutôt conservatrice lorsqu'on parle du futur de l'exploitation, bien qu'il envisage créer des recours stables en ville : *ce que nous avons fait dans le passé devrait marcher aussi dans le futur. Si une autre année critique se présente je compte d'aller loin et si je peux avoir quelqu'un en ville pour s'occuper de l'aliment de bétail il n'y aura pas de problèmes.*

L'exploitation d'Amidou a connu des grands changements ces dernières décennies. En premier lieu de taille car, suite à '84, le troupeau familial n'a jamais pu retrouver les mêmes effectifs d'avant crise. La mobilité a été drastiquement réduite, la zone de transhumance a changé et l'usage de l'aliment de bétail est devenu stratégique pour la conduite de l'élevage familial.

⁶¹ Entretien avec Amidou Amadou, Tyofi Kodjolel le 08/12/2009.

4.2.3. Amadou « Djadje Sékou » Hammadoun-Village de Dossu E6

Description générale

Amadou est un peul Diallo et réside dans le village de Dossu. Le village est situé à une vingtaine de kilomètres au sud de la ville d'Hombori aux pieds d'un relief solitaire. Dossu est le lieu de résidence en saison sèche car la présence d'un puits traditionnel permet l'abreuvement des animaux et l'approvisionnement de la famille. En saison d'hivernage et en saison froide la famille entière se déplace à Gabanga, village situé une quinzaine de kilomètres en direction sud-est. La bande de villages située à la limite sud de la commune d'Hombori (d'est à l'ouest, Kinya, Gabanga, Sarabangu, Boumboum, Petten Dotty) est une zone où activités agricoles et pastorales se superposent. Majoritairement habités par des agriculteurs (riimaybé, songhay, dogon), les villages sont aussi un lieu de passage de troupeaux transhumants. L'absence de grandes mares et la profondeur de la nappe (impossibilité de creuser des puits traditionnels) rendent les contraintes d'abreuvement très sévères. A cause de la pénurie d'eau la zone est une véritable réserve de pâturages exploitée à l'arrivée des pluies. Un réseau de réservoirs creusés sur des terrains argileux et latéritiques permet aux résidents de combler le déficit hydrique durant la saison froide.

La rencontre avec Amadou a eu lieu dans le village de Kinya où le chef de famille a beaucoup de relations. Le campement où réside toute la famille est en ce moment posé en brousse non loin du village de Gabanga et des réservoirs d'eau possédés par la famille.



Figure 10: Le relief de Kobou-Dossu vu du village de Kelmi sur les hauteurs de la façade sud du Mont Hombori. L'on peut remarquer la plaine parcourue par les ouadi qui alimentent les mares d'Arkari et de Wami ainsi que les dunes au sud de Darawal

Organisation familiale, système productif et activités économiques

Amadou a 41 ans et est le fils aîné de la famille. Depuis six ans, suite au décès de son père, il est devenu le chef coutumier du village de Dossu et le représentant de la famille élargie. L'exploitation est composée par les ménages des trois frères, tous mariés, et par la vieille maman, treize personnes en tout. Depuis le temps des parents l'activité principale de la famille est l'élevage de bovins, l'espèce la plus nombreuse dont la responsabilité revient à Amadou. Les ovins sont élevés à cause de la facilité de commercialisation alors que les chèvres, résistantes à la sécheresse et prolifiques, servent à la vente et à l'organisation de fêtes et rituels. L'agriculture est une activité d'appui assez importante pour soutenir la consommation familiale et économiser les ventes d'animaux. Les champs hérités sont cultivés à mil sur les deux sites de résidence de la famille, Dossu et Gabanga. Dans le passé, les parents d'Amadou cultivaient plus car ils faisaient recours à de la main d'œuvre salariée. Actuellement, ce sont les mêmes frères qui s'occupent de l'agriculture en préférant laisser une partie des champs en jachère. La famille ne possède pas de greniers en banco et la récolte est stockée dans une case en paille. Depuis quelques années seulement, les deux frères cadets ont commencé une nouvelle activité, le commerce des petits ruminants. Abdoullahi, trente ans, nous en explique la démarche : *une fois terminée la saison des pluies, chaque frère vend quelques petits ruminants pour constituer un fond. Avec cela, nous attendons les gens qui ressemblent des animaux pour les vendre sur le marché d'Hombori, nous les interceptons et nous négocions avec les propriétaires. Nous achetons des animaux et nous les conduisons nous-mêmes au marché pour les vendre et en tirer un bénéfice. Avec les revenus du petit commerce nous achetons des têtes, du mil et de l'aliment de bétail⁶². Praticué sur des circuits courts et avec un nombre limité de têtes, le commerce de bétail n'est pas risqué et ne demande pas un grand investissement initial. Certes, les bénéfices sont aussi limités mais, selon les frères cadets, l'activité est porteuse et mérite d'être développée d'avantage dans le futur.*

Mobilité habituelle

Depuis longtemps la mobilité habituelle de la famille se joue entre le lieu de résidence en saison sèche (Dossu) et le village d'accueil en saison d'hivernage (Gabanga). Ce commentaire illustre en détail les déplacements saisonniers : *le lieu de culture est Dossu mais dès que les cultures sont installées toute la famille part à Gabanga pour éloigner les animaux des champs. Tout le monde part mais nous ne pouvons pas faire deux jours sans que quelqu'un revienne pour contrôler les champs... nous restons à Gabanga jusqu'à la récolte lorsque les champs sont ouverts et tout le monde déménage ici pour consommer les résidus. Quand les résidus sont finis, nous retournons à Gabanga pour commencer à abreuver dans les réservoirs, yogododji, que nous avons creusé... nous en avons deux qui ont duré trois mois l'année passée⁶³. A l'assèchement des réservoirs la famille revient à Dossu pour y passer la saison sèche en abreuvant dans les puits traditionnel du village situé aux pieds de la montagne.*

⁶² Entretien avec Abdoullahi Hammadoun, Dossu le 29/05/2009.

⁶³ Entretien avec Abdoullahi Hammadoun, Dossu le 29/05/2009.



Figure 11: Le village de Kinya avec ses édifices en banco, maisons et greniers

Malheureusement, le débit du puits est de plus en plus faible en saison sèche et souvent insuffisant à supporter les besoins des résidents. En cas de manque d'eau Amadou et ses frères sont contraints d'aller abreuver à Darawal où ils creusent eux-mêmes les puisards dont ils ont besoin. D'habitude l'accès à l'eau est payant mais les gens de Dossu ont des liens de parenté avec ceux de Darawal : *les Peuls de Darawal sont des parents à nous, des cousins. Nos grands parents étaient tous à Ouama, les gens habitaient encore sur la montagne, en suite, tout le monde s'est installé à Dossu et en suite à Darawal*⁶⁴. De même, les villages de Sarabangu et Gabanga ont été fondés par des ressortissants des proches villages de Kobou et Dossu. Ces liens de parenté garantissent un accès préférentiel à l'eau mais la distance (une dizaine de kilomètres) fait de l'abreuvement une tâche contraignante en saison sèche. Les réservoirs sont un élément essentiel à la base de la mobilité familiale et plus en général de l'approvisionnement des villages du sud de la commune car l'eau est facilement accessible seulement en saison pluvieuse. L'origine des réservoirs est ancienne et la propriété se transmet de génération en génération. Les paysans les entretiennent soigneusement et, si possible, en creusent d'avantage. L'eau des réservoirs a, pour les résidents, tant une valeur d'usage qu'une valeur commerciale car l'abreuvement des animaux est payant et les droits sont perçus par le propriétaire. Amadou nous explique certaines modalités d'accès à l'eau : *il y a plusieurs systèmes, la taille du troupeau s'il s'agit d'un seul abreuvement sinon on peut acheter toute l'eau du réservoir. Selon la taille du réservoir, le prix peut varier de 30.000 à 100.000 Fcfa. Un abreuvement pour les petits ruminants est à 500 Fcfa mais pour les bovins on est obligés d'acheter l'eau*⁶⁵. Les réservoirs sont aussi à la base

⁶⁴ Entretien avec Amadou "Djadje Sékou" Hammadoun, Kinya le 17/12/2009.

⁶⁵ Entretien avec Amadou "Djadje Sékou" Hammadoun, Kinya le 17/12/2009.

des échanges avec les éleveurs transhumants de passage dont la présence en saison froide, et plus rarement en saison sèche, est déterminée par l'état des pâturages environnants et la présence d'eau. L'éleveur qui accepte de parquer ses animaux peut obtenir en échange de l'eau et de la nourriture pour sa famille.

Selon Amadou, la mobilité actuelle est en continuité avec celle pratiquée par son père. Il y a une seule différence, les majeures distances qu'ils est aujourd'hui obligé de parcourir en saison sèche pour abreuver les animaux à cause du progressif épuisement du puits de Dossu.

Trajectoire de la famille

La grande sécheresse de '84 est celle qui a plus profondément marqué l'exploitation familiale. Amadou qui avait environ quinze ans était à l'époque le berger du troupeau familial composé par 80 bovins. La vieille maman raconte les détresses vécues par la famille : *le troupeau a été décimé en '84. Cette année, nous avons semé et fait les deux sarclages, après on dirait du feu sur les champs. Nous avons déménagé à Turbyu, où nous avons passé la tabaski. En suite nous nous sommes déplacés à Kobou dans la commune de Mondoro (à la frontière avec le Burkina Faso). Nous sommes restés là-bas pendant toute la période froide en abreuvent à Tussugu. Après nous sommes revenu à Kinya et à Dossu*⁶⁶. Le déplacement essaie de suivre les pluies pas à pas, *on regardait les orages seulement*, en tout l'allée et retour prend quatre mois. Malgré tout, les pertes sont massives et dans le troupeau ils ne restent que quatre bovins, un âne et un cheval. Dans la mémoire de vieille maman, la sortie de crise est un moment difficile : *tout le monde s'est unis pour soutenir les quelques têtes qui restaient, nous partions gratter l'herbe des grottes pour alimenter les animaux. La solidarité s'était multipliée entre nous, ceux qui avaient plus, donnaient quelque chose aux autres. Sur les quatre têtes qui nous restaient, il y avait une vache qui avait accouché, on dirait un don de Dieu car elle avait suffisamment de lait, à Gabanga beaucoup de gens payaient du lait avec moi. En outre, la saison suivante avait été bonne et il y avait suffisamment de fonio sauvage, comme ça la mauvaise année est devenue un mauvais souvenir. A la sortie de la crise, nous n'avons pas le choix, toutes les pratiques ont changé. Avant même pour aller à la cure salée on égorgeait un taureau, au baptême et au retour de la transhumance aussi. Maintenant, ça ne se fait plus, toutes les dépenses inutiles ont été laissées*⁶⁷. La reconstitution se fait en s'appuyant sur l'agriculture et la cueillette (fonio sauvage) pour minimiser les sorties d'animaux. Malgré les efforts accomplis, jusqu'à présent la famille n'a jamais réussi à reconstituer le troupeau au niveau d'avant '84. L'année de la crise acridienne (2004/2005) est la deuxième citée par les membres de la famille, cette fois-ci c'est le frère cadet d'Amadou, Abdoullahi, à garder les souvenirs plus précis : *après les semis, des crickets jamais vus sont venus et ont tout bouffé. Nous avons semé encore mais elles sont revenues. En suite, il n'y avait plus de pluie du coup l'herbe a séché et les tiges n'ont pas dépassé les 30 cm. Nous nous sommes rebattus sur l'élevage, nous avons été obligés de vendre beaucoup d'animaux pour acheter du mil. Il y a eu aussi des distributions de l'état, trois tranches d'huit kilos de mil ou de sorgho par tête. Beaucoup de gens sont partis au Burkina Faso sans revenir, par exemple ma sœur et son mari sont*

⁶⁶ Entretien avec la mère d'Amadou, Dossu le 22/05/2009.

⁶⁷ Entretien avec la mère d'Amadou, Dossu le 22/05/2009.

*partis faire l'orpaillage là-bas. Nous sommes partis à Kinya en abreuvant à Darawal et en pratiquant la pâture de nuit. Nous avons perdu six bovins et quelques petits ruminants. Ceux qui avaient plus d'effectifs étaient obligés de partir plus loin, il faut dire qu'ils en avaient aussi les moyens, par exemple si tu ne possède pas de chameaux tu ne peux pas puiser partout*⁶⁸. La taille modérée du troupeau, dont les intéressés ne veulent pas donner le nombre d'effectifs, permet de ne pas accuser beaucoup de pertes et de ne pas aller loin. En 2009 l'année est aussi critique et la famille reprend au-peu près le même parcours qu'en 2005. Hommes et animaux sont à Gabanga en saison froide et se déplacent à Dossu pour y passer la saison sèche. En Juin à cause des mauvaises conditions des pâturages, Amadou part seul avec les bovins à Sarabangu alors que le reste de la famille reste sur place pour cultiver. Les animaux sont abreuvés à Darawal où Amadou utilise les puisards d'un parent. Cette chance d'accéder gratuitement à l'eau en saison sèche est un avantage considérable. A posteriori le choix est jugé positivement : *ce déplacement a servi pour sauver les animaux, cela m'a permis de trouver des pâturages. J'ai perdu un seul bovin et trois petits ruminants qui étaient restés sur place et qui étaient complémentés. Mais il y a eu aussi des ventes car si l'agriculture ne donne rien il faut nourrir la famille et le troupeau aussi*⁶⁹.

Changements perçus et perspectives envisagées

Pour Amadou et ses frères, le changement plus significatif survenu est le progressif épuisement du point d'eau de Dossu qui a de plus en plus du mal à satisfaire les besoins des résidents. Si le manque de pâturages peut être comblé par l'aliment de bétail, l'eau est un élément essentiel pour le modèle de résidence et de mobilité pratiqué. Au-delà, la mentalité est en train de changer dans le passage générationnel comme le souligne Abdoullahi : *notre mentalité et celle des parents ne sont pas les mêmes. Les parents voulaient avoir des effectifs... nous le prestige ne nous intéresse pas, si une tête ne se porte pas bien nous la vendons et aussi si nous avons un besoin d'argent*⁷⁰. En perspective, pour maintenir l'exploitation de famille il faut intégrer les apports provenant de plusieurs activités : *le commerce jusqu'à l'hivernage et en suite revenir dans les champs et élever les animaux de côté, il faut tout faire en même temps*⁷¹.

⁶⁸ Entretien avec Abdoullahi Hammadoun, Dossu le 29/05/2009.

⁶⁹ Entretien avec Amadou "Djadje Sékou" Hammadoun, Kinya le 17/12/2009.

⁷⁰ Entretien avec Abdoullahi Hammadoun, Dossu le 29/05/2009.

⁷¹ Entretien avec Amadou "Djadje Sékou" Hammadoun, Kinya le 17/12/2009.

4.3. Les systèmes où la mobilité continue à jouer un rôle central

4.3.1. Un pasteur Fulankriabé : Oumad Meytou-terroir d'attache Wami E4

Description générale

Oumad Meytou est un Peul fulankriabé de la fraction Inkallou-Boureïma. Les Fulankriabé sont un groupe de Peuls qui a fuit la région du Macina à l'époque de la fondation de l'empire de Cheikou Amadou. Suivant le cours du fleuve Niger, ils se sont éparpillés à des différents endroits du Gourma. Dans la commune d'Hombori ils sont majoritairement installés dans la zone du Wami où tout autour de la mare temporaire plusieurs hameaux et villages constituent la deuxième conurbation de la commune. Le deuxième marché hebdomadaire de la commune se tient à Tara le samedi. Le Wami est une zone agro-pastorale par excellence où, en saison froide et en saison sèche, il y a de grandes concentrations de bétail. Les fulankriabé du Wami ont partiellement perdu le *fulfulde* et parlent une langue qui mélange le songhay et le tamasheq.

La rencontre avec Oumad a eu lieu sur le site de Laouna situé à une quinzaine de kilomètres au sud-est du village principal Tara. Dans cette zone il y a aussi le site d'attache de la famille, Agaddawid. C'est un site enclavé, en pleine brousse, situé à la limite d'une petite forêt d'épineux. Malgré le bon état général des pâturages de la commune, la famille se tient à l'écart de villages et habitats sédentaires pour faire profiter au maximum les animaux de la pâture. En dépit de son statut socio-économique, le style de vie adopté par la famille est très rustique : une seule case en nattes est en construction entre les branches d'épineux. Cela s'adapte bien à la mobilité assez accentuée qui est pratiquée par la famille et reflète le choix de s'installer toujours le plus loin possible des champs et des villages sédentaires.



Figura 12: La première femme d'Oumad Meytou commence à compléter les vaches qui reviennent à fur et à mesure au campement en saison sèche

Organisation familiale, système productif et activités économiques

Oumad Meytou a actuellement environ soixante-deux ans. Sa famille élargie est composée par quatre ménages : ses deux femmes, son fils aîné, Ousmane qui a 35 ans et qui est marié et un neveu, lui aussi avec sa femme. Le troupeau de l'exploitation est géré en commun. Ousmane conduit le troupeau bovin alors que le vieux et son deuxième fils (25 ans) s'occupent des petits ruminants. De la main d'œuvre salariée est engagée durant toute l'année pour aider à la conduite des animaux (un berger de bovins est salarié à 45.000 Fcfa par mois). En effet, Oumad possède un grand troupeau composé, à la sortie de la saison sèche 2009, par : 200 bovins, 150 moutons, 70 chèvres et quelques chameaux. Comme on le verra par la suite, cette année a durement marqué le troupeau familial. Depuis le temps du grand père d'Oumad, la famille possède un grand troupeau : *mon grand père avait plus de 1000 petits ruminants, par rapport à lui moi je n'ai rien*. A la naissance de son aîné, Oumad a laissé tomber l'agriculture car il y avait trop de travail avec les animaux.

Jusqu'à présent toute la main d'œuvre familiale, femmes comprises, est concentrée sur les activités d'élevage. Les tâches pastorales sont contraignantes car les espèces sont conduites séparément et, en cas de crise, le troupeau bovin est souvent divisé en deux pour en faciliter la mobilité.

La conduite de nuit est un impératif surtout en saison sèche et, compte tenu de la taille du troupeau, l'abreuvement et la complémentation peuvent demander plusieurs heures par jour avec un pic de travail en saison sèche. Les chameaux assurent la mobilité du chef de famille et de son aîné et leur permettent de mener les opérations de prospection préliminaires à toute mobilité. Les chameaux, à cause de leur force et résistance, sont aussi utilisés pour puiser l'eau dans des puits très profonds où autrement le puisage serait impossible.

Cela accorde un avantage comparatif à l'exploitation par rapport à la plupart des éleveurs de la commune. Abreuer dans des points d'eau difficilement accessibles permet d'éviter les grandes concentrations de bétail en saison sèche. Le caractère très pastoral de l'exploitation est confirmé par les relations de complémentarité qu'Oumad entretient régulièrement avec un agriculteur du Wami : *la période suivant la récolte, tous les animaux cherchent les résidus. Là je vais à Wami pour parquer mes animaux dans le champ d'un agriculteur. Il me dit « bismillah » et il offre du thé. Il me donne aussi du mil pour m'encourager à rester. C'est toujours la même personne, c'est mon songhay, moi-même j'ai créé cette relation*⁷².

Mobilité

Si l'année est plutôt bonne, la mobilité de la famille est réduite à des déplacements de petite ampleur, pour la plupart menés dans la seule zone du Wami. Agaddawid est le site d'attache

⁷² Entretien avec Oumad Meytou, Darawal le 29/04/2009.

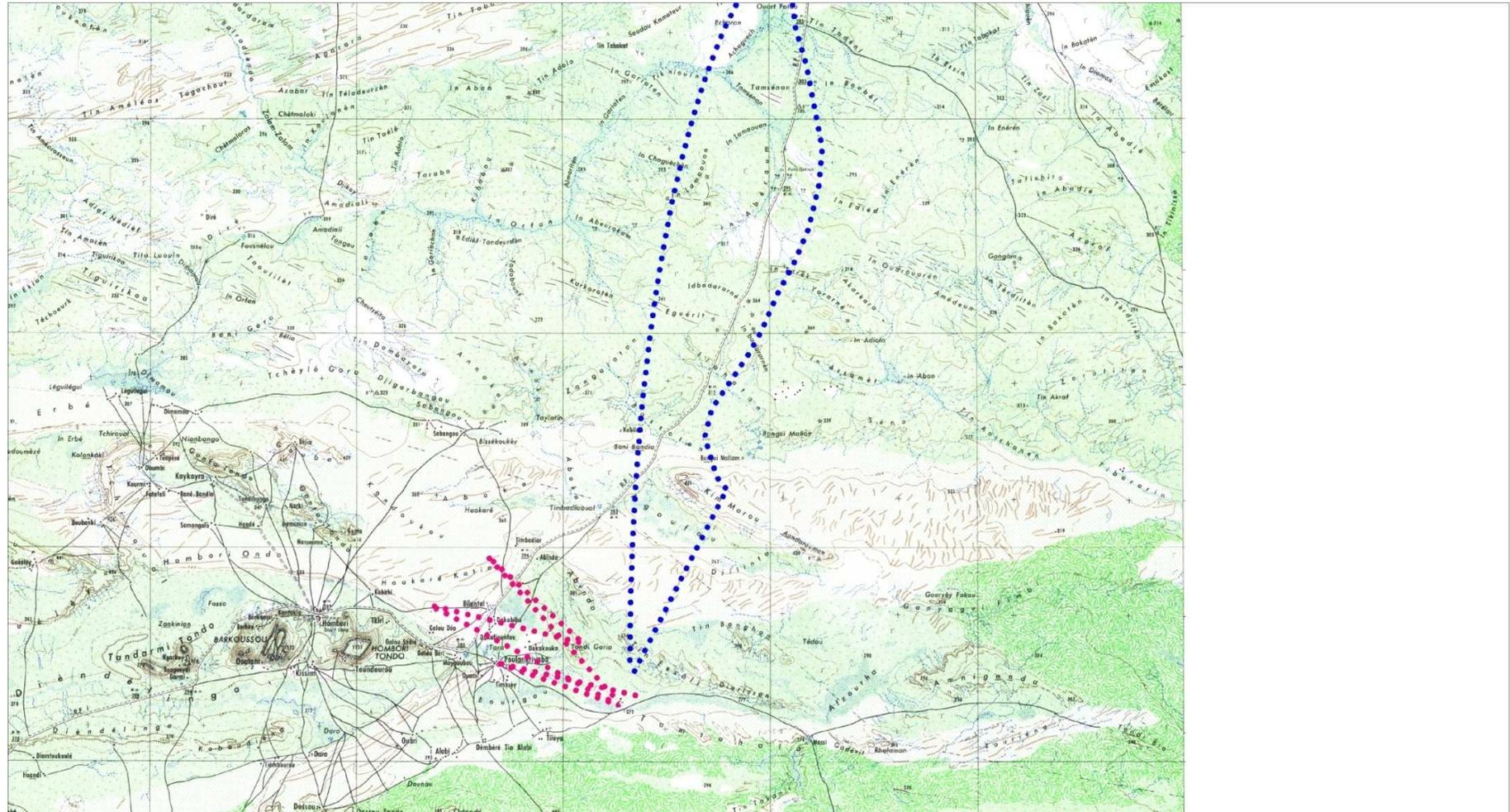
où la famille pose son campement en saison d'hivernage, au sud-est du Wami. A la fin de la récolte les animaux s'approchent aux villages sédentaires du Wami pour rentrer dans les champs et consommer les résidus. En saison froide, le troupeau retourne dans la zone de résidence de la famille jusqu'à l'assèchement des eaux superficielles (Laouna). Après un déplacement à Tin Silfi, site situé quelques kilomètres au nord-ouest du Wami, le troupeau familial est divisé en deux : *les bovins vont boire à Agoufou, les petits ruminants sont abreuvés à Tonde Garia dans un puits pastoral profond. L'eau n'est pas payante mais il faut avoir des chameaux pour puiser. Ce n'est pas n'importe qui à puiser là-bas, d'habitude je suis seul avec mon frère*⁷³. A l'arrivée des premières pluies une autre étape est faite dans les alentours de Farkabangu, où il y a une mare temporaire, avant de reboucher chemin et revenir à Agaddawid durant l'hivernage.

Dans le passé un circuit de transhumance plus long était pratiqué dans le Nord sur l'étendue de la commune de Gossi. En saison froide, la famille quittait le site de Kimmarou, à la limite Nord de la commune pour rejoindre les alentours de la mare de Gossi. En passant par Inbossotan, Intarek, Tamsinan et Tintadeni la famille arrivait à Emmintaborak où l'on restait pendant toute la saison sèche en abreuvant dans la mare pérenne de Gossi. Le voyage pouvait durer deux jours avec un seul abreuvement, au début du parcours, dans la mare d'Inbossotan. Le retour dans le Wami était entamé à l'arrivée de l'hivernage. Ce circuit de transhumance très bénéfique pour les animaux a été abandonné suite à la sécheresse de '73 : *depuis '73 nous avons cessé d'y aller parce qu'il n'y avait plus rien à cause de la sécheresse...les animaux des gens du fleuve ont commencé à venir car la brousse chez eux était gâtée par le manque de pluie...avant tous ceux qui avaient des animaux partaient vers Gossi et chacun voulait arriver avant les autres*⁷⁴. Au-delà du mauvais état des pâturages, dans la perception d'Oumad, à la base de la diminution de la mobilité il y a aussi le changement des pratiques de conduite : *avant on conduisait les animaux du matin au soir, actuellement au-delà de l'abreuvement tu laisses partir les animaux seuls, aujourd'hui les enfants du Mali n'aiment plus les animaux*⁷⁵.

⁷³ Entretien avec Oumad Meytou, Darawal le 29/04/2009.

⁷⁴ Entretien avec Oumad Meytou, Laouna le 09/12/2009.

⁷⁵ Entretien avec Oumad Meytou, Laouna le 09/12/2009.



Carte 2 (relative à l'étude de cas n°4). En évidence le décalage entre le parcours « habituel » d'avant '73 (en bleu, boucle verticale de grande amplitude : 255 Km) et le parcours pratiqué actuellement en cas de bonne pluviosité (en violet, zig zag en diagonale de faible amplitude : 45 Km).

Trajectoire de la famille

L'année '73, *djiri lala*⁷⁶, est la première année vraiment marquante dans les souvenirs du chef de famille. A l'époque Oumad avait environ vingt-six ans et, pas encore marié, vivait avec la famille dont la responsabilité revenait à son grand frère. Le père était, en fait, décédé bien avant quand Oumad avait seulement sept ans. Voici le commentaire d'Oumad : *avec l'année '73 ont commencé les problèmes. Il n'avait pas bien plu car les pluies s'étaient arrêtées pour revenir un mois avant la tabaski. Comme il n'y avait pas d'aliment de bétail nous avons dû fuir jusqu'à Mondoro où il y avait de l'herbe*⁷⁷. Le parcours suit plusieurs étapes, parfois des simples sites de passage, parfois des gîtes où l'on s'arrête un mois : Hoaré seeno, Dossu, Tena (1 mois), Bundu Eirou, Godowaré, Gadeirou, Njuga (1 mois), Mondoro. La ville de Mondoro, chef lieu de la commune, est située à 75 km environ au sud-ouest de la ville d'Hombori. La transhumance est menée par Oumad et son grand frère, le gros de la famille reste sur le site d'attache dans le Wami. Une fois arrivés à Mondoro, la femme du grand frère décède et Oumad reste, pendant une période, seul avec les animaux. Il est obligé de payer une seule fois l'abreuvement, à 500 Fcfa par tête, dans un puits profond aux alentours de Mondoro. En suite, les pluies tombent et le troupeau peut être abreuvé dans les mares. A cause de la sécheresse, Oumad décide de rester à Mondoro jusqu'à l'arrivée de l'hivernage suivant. La crise laisse des traces profondes dans le troupeau qui comptait au départ plusieurs centaines de têtes. 68 bovins sont sauvés mais l'on enregistre la perte de tous les petits ruminants. L'abandon de la transhumance au Nord est le changement plus important suscité par la sécheresse. Malgré tout, la famille recommence de l'agriculture et l'élevage car, comme l'affirme Oumad : *nous connaissons seulement ces activités et l'agriculture permettait de ne pas acheter du mil*⁷⁸.

A l'approche de l'année '84, nommée *bu sun gu kogo*⁷⁹, la reconstitution a marché plutôt bien et le troupeau familial compte à nouveau plusieurs centaines de têtes. La sécheresse de '84 se révèle pire de la précédente et Oumad doit partir au Burkina avec toute la famille, sa femme étant enceinte de son deuxième fils qui sera surnommé Mossi en souvenir de la transhumance au Burkina :

Il n'avait fait que quelque petite pluie, l'expérience de '73 nous a permis d'arriver jusqu'à Kaya, au Burkina Faso, et d'acheter de l'aliment de bétail. Nous avons quitté dès l'hivernage et le voyage nous avait pris deux mois. Nous prenions des renseignements seulement dans les villages sédentaires qu'en dessous de Boulekeessi sont très nombreux. Il y avait souvent des problèmes d'abreuvement mais nous avons dû payer seulement une fois à Sokofendu... nous n'avons pas eu de grands problèmes grâce à Sankara qui avait fait tracer des grands

⁷⁶ Expression songhay qui signifie « la mauvaise année »

⁷⁷ Entretien avec Oumad Meytou, Laouana le 09/12/2009.

⁷⁸ Entretien avec Oumad Meytou, Laouana le 09/12/2009.

⁷⁹ Nom songhay attribué à la grande sécheresse de '84 qui signifie « semences sèches ».

*gurtol*⁸⁰ où l'on pouvait aussi faire pâturer les animaux...à Kaya nous sommes restés deux mois et le retour nous a pris trente-sept jours⁸¹.

Encore une fois la mobilité permet à la famille d'Oumad de sauver une quarantaine de têtes sur les 170 acheminées au Burkina. C'est un noyau précieux qui garantit la permanence de la main d'œuvre familiale en milieu rural et facilite la reconstitution de l'élevage familial. La mobilité joue également un rôle clé dans le dépassement de l'année 2004/2005, au-delà de l'année 2009, la pire des temps récents. Si le chef de famille doit vendre beaucoup de bétail pour compléter les animaux, il est nécessaire de diviser en deux le troupeau, Oumad reste avec 60 bovins et les petits ruminants alors qu'Ousmane, son fils aîné, part ailleurs avec le gros du troupeau bovin :

*J'ai pris mon chameau et j'ai fait cinq jours dans la commune de Bambara Maoudé, après à Inadjatafan et Idaman où j'ai trouvé les meilleurs pâturages. Je suis revenu et nous avons décidé de partager le troupeau en deux pour ne pas tout perdre. Les vaches qui pouvaient marcher et faire de longues distances, gartie, sont parties...les animaux étaient partis pendant la crise quand les autorités pulvérisaient les champs pour éteindre le foyer. C'était en Octobre, le déplacement a duré jusqu'à la nouvelle saison des pluies*⁸².

Oumad n'arrive pas à quantifier les pertes mais affirme d'avoir contenu les dommages. A l'approche de la saison sèche 2009 le troupeau familial est composé par plus de 400 petits ruminants et environ 300 bovins. Les bovins et les petits ruminants sont conduits ensemble en hivernage, sur le site d'attache Agaddawid, et, en saison froide, sur le site de Tin Silfi où les animaux sont abreuvés dans la mare de Wami. A cause du mauvais état des pâturages, en saison sèche, le troupeau est séparé en deux parties. Les petits ruminants, quelques laitières et les vaches fatiguées bougent avec la famille à Darawal, site situé à une quinzaine de kilomètres au sud de la ville d'Hombori aux pieds d'une chaîne des dunes. Le reste du troupeau bovin part plus loin, vers Boulekessi, dans la commune de Mondoro. Darawal est aussi le site de déplacement du grand frère d'Oumad, ainsi les deux familles peuvent s'entraider. A Darawal, Oumad paie six puisards à 7000 Fcfa chacun. Le déplacement à Boulekessi est décidé par Oumad et son fils suite à la prospection des lieux en moto car à Darawal l'eau est chère et il y a beaucoup d'animaux. Pour y aller il faut négocier avec le maire de Mondoro à qui Oumad paie 25.000 Fcfa pour l'accueil : *d'ici jusqu'à Banguimallam et Gossi, il n'y a rien à négocier car les gens de là-bas aussi viennent ici et nous ne leur disons rien. Vers le Sud, arrivé à Boulekessi, il faut commencer à négocier avec les autorités*⁸³. Ousmane, son petit frère et un berger passent par Tin Takani, Tinlamdjata et Tin Tabakat sans s'arrêter à cause de la pénurie d'eau et du mauvais état des pâturages. Une fois arrivés à Boulekessi ils paient trois puisards à

⁸⁰ Terme fulfulde qui dénote les pistes tracées pour le passage du bétail.

⁸¹ Entretien avec Oumad Meytou, Laouana le 09/12/2009.

⁸² Entretien avec Oumad Meytou, Darawal le 29/04/2009.

⁸³ Entretien avec Oumad Meytou, Laouana le 09/12/2009.

3000 Fcfa chacun, l'eau est abondante et proche de la surface et les animaux s'y abreuvent pendant deux mois et demi avant l'arrivée des pluies.

L'arrivée des pluies marque le début de nombreux conflits entre agriculteurs et éleveurs à cause de la divagation des animaux : *avant ici dans la zone, en cas de divagation, tu payais 500 Fcfa par tête. Actuellement le prix normale est 1000 Fcfa mais ça peut arriver 2000, 3000, jusqu'à 5000 Fcfa. Si les gens ne trouvent pas un accord, le maire se mêle, moi j'essaie toujours de négocier directement avec l'intéressé*⁸⁴. Au-delà, un autre imprévu se produit, certains gendarmes côtoient les éleveurs à l'approche de la Tabaski pour avoir des moutons à sacrifier. C'est la première fois et les éleveurs, à travers la fraction, expriment leur mécontentement aux autorités traditionnelles et communales d'Hombori. Le mois d'août les pluies arrivent tardives mais abondantes et le pire est évité. Les pertes dénombrées sont toutefois importantes, plusieurs centaines de moutons et de chèvres et une centaine de vaches. La crise a touché dans le vif le chef de famille : *si je vis jusqu'à une autre année comme celle-ci, je vais directement vendre la moitié du troupeau pour alimenter le reste*⁸⁵.

Changements perçus et perspectives envisagées

Peut-être à cause de l'âge avancée ou du fait que la famille a, jusqu'aujourd'hui, reconstitué plusieurs fois le troupeau avec succès, Oumad n'envisage pas apporter beaucoup de changements dans le futur. Seule l'intégration des activités agricoles est prise en considération lorsque les enfants auront grandi et la main d'œuvre sera suffisante pour accomplir tâches agricoles et pastorales en même temps.

Concernant les évolutions ayant intéressé le contexte d'élevage, Oumad tient un discours fataliste, pourtant bien conscient des difficultés : *il y a certaines années où les animaux meurent en pagaille, il y en a d'autres où l'hivernage est bon et les animaux se reproduisent bien. Depuis cinq ans mes animaux ne font que diminuer, c'est le fait de Dieu mais il y a beaucoup de facteurs : l'administration (amendes, escroqueries, problèmes de champs et bagarres), les maladies (Bernde qui est actuellement épidémique) et le manque de pâturage*⁸⁶. Pour faire face à ces nouvelles contraintes, selon Oumad, il faut conduire soigneusement les animaux, comme on le faisait une fois : *le problème est que la conduite n'est pas la même, les enfants ne veulent plus conduire comme une fois. S'éloigner des champs c'est mieux, il faut rester en brousse, c'est que nous faisons quand nous avons la force* (quand Oumad et son frère étaient jeunes)⁸⁷.

⁸⁴ Entretien avec Oumad Meytou, Laouana le 09/12/2009.

⁸⁵ Entretien avec Oumad Meytou, Laouana le 09/12/2009.

⁸⁶ Entretien avec Oumad Meytou, Darawal le 29/04/2009.

⁸⁷ Entretien avec Oumad Meytou, Laouana le 09/12/2009.

4.3.2. Les transhumants *bourgoukobe*

Une session particulière de travail a été menée dans la commune de Fatoma, située au long de la route nationale à une dizaine de Kilomètres de Sévaré en direction Douentza. A Hombori, la question des éleveurs transhumants de la zone du Delta intérieur du Niger était très fréquemment citée comme un problème majeur soit par les éleveurs résidents que par les autorités communales. Suite aux enquêtes menées à Hombori, nous avons donc décidé d'interviewer quelques acteurs qui participent à différent titre à la transhumance (propriétaire absent, éleveurs transhumant avec leurs propres animaux).

L'idée était de comprendre le sens et le fonctionnement de la transhumance et de mettre en relation, d'une côté, les systèmes de vie, d'élevage et les trajectoires des agro-éleveurs homboriens et *bourgoukobe*, de l'autre, de discuter avec les deux parties des questions liées à la transhumance et à l'accueil en zone exondée. Le site de Fatoma a été retenu sur indication de Noumou Diakité, personne ressource et ancien directeur de l'ODEM, le projet d'état chargé du développement de l'élevage dans la région de Mopti. Compte tenue de la courte durée de la mission, la proximité de la commune de Fatoma à Sévaré était un avantage décisif. Ainsi, accompagnés par un ancien agent d'élevage retraité nous nous sommes rendus à Dakaouomina, à trois kilomètres de Fatoma en direction du fleuve pour assister à la traversée des troupeaux bovins qui marque, à cet endroit, la rentrée dans les bourgoutières du Delta intérieur du Niger. Le Delta intérieur est une vaste zone inondée, en saison des pluies, par la crue du fleuve Niger, ce qui permet la culture du riz et du bourgue. A cette période, les animaux quittent les terres inondées en laissant la place aux activités agricoles et sont amenés en transhumance sur la parcours du Gourma. En profitant de la présence d'eaux superficielles, les pasteurs et les bergers salariés conduisent des grands troupeaux comptant souvent plusieurs centaines de têtes durant toute la saison des pluies. A la fin de celle-ci, en début Octobre, hommes et animaux font le parcours inverse pour se rendre à des différents endroits d'accès aux terres du Delta. Ils y attendent la fin des travaux agricoles et la libération officielle des terres du Delta pour traverser le fleuve et faire engraisser les animaux dans les riches pâturages de bourgue. A chaque endroit, les autorités locales fixent une date de rentrée différente, comprise entre fin Novembre et Décembre, qui tient compte de l'avancement des opérations de récolte. Il s'agit d'une occasion de fête et de rencontre entre les éleveurs, à laquelle participent également les autorités (la traversée de Bafoulabe est la plus importante par nombre d'animaux et prestige). Tous les habitants des villages intéressés, d'une côté et de l'autre du fleuve, sont convoités. Les griots chantent les louanges des riches propriétaires et les histoires de l'empire du Macina et les femmes, habillées à fête, saluent le courage des jeunes bergers qui accompagnent les animaux pour les inciter durant la traversée (une traversée est payée entre 2000 et 3000 Fcfa). Des pirogues à moteur assurent le transport des personnes et des animaux qui ne peuvent pas traverser, (petits veaux et vieilles vaches). Les animaux passent, un troupeau à la fois, par la même entrée après avoir été contrôlés par les services vétérinaires engagés dans la campagne nationale de vaccination.

Toutes les terres du Delta sont appropriées et l'accès des animaux y est payant. Les parcelles sont mises à disposition par les propriétaires à des prix qui varient en fonction du nombre de têtes, de la taille de la parcelle et du niveau générale de la demande.



Dans la journée, nous avons pu parler avec trois personnes : un propriétaire très souvent absent et deux frères éleveurs et pasteurs qui conduisent leurs animaux à la limite ouest de la commune d'Hombori.

Figura 13: Un troupeau bovin entame la traversée sous les yeux des bergers à Dakaouomina

4.3.3. Daw Modi-Village de Fatoma « Un propriétaire absentéiste » E8

Organisation familiale, système productif et activités économiques

Daw a, aujourd'hui, trente-six ans. Il est le petit frère de l'aîné de la famille qui est devenu depuis le décès du père, en '97, le représentant de la famille élargie. La famille est originaire du village de Fatoma où le père faisait le commerçant du bétail entre les marchés de Fatoma et Mopti et ceux du Ghana. Le fondateur de la famille possédait également un grand troupeau de bovins estimé à l'approche de l'année '73 à plus de 500 têtes.

Aujourd'hui la famille est très peu dépendante des activités d'élevage menées dans la commune de Fatoma. Tous les frères vivent la plupart du temps en Côte d'Ivoire où ils ont ouvert un commerce des tissus, une activité rentable qui les a poussés à déménager. A tour de rôle, un parmi les frères revient à Fatoma pour participer à la vie villageoise et pour suivre l'évolution de l'élevage familial. Cette fois-ci a été le tour de Daw : *ça fait deux ans que je suis revenu de la Côte d'Ivoire...si je ne suis pas là, il y a un autre frère qui vient, nous faisons à tour de rôle car nous faisons tous le commerce de tissus*⁸⁸. Le troupeau compte, selon l'interviewé, une centaine de têtes, un capital non négligeable qui est toutefois gardé surtout en vertu de sa valeur symbolique et sociale : *ça fait des années que nous n'investissons plus dans le troupeau car il y a moins de rendements dans cette activité*⁸⁹ (par rapport à d'autres secteurs d'investissement en milieu urbain, notamment le bâti). Au niveau économique les activités agro-pastorales donnent un apport très marginal par rapport à celles menées en ville en Côte d'Ivoire. A cause de l'absentéisme des propriétaires, le soin du troupeau est confié durant toute l'année à deux bergers qui

⁸⁸ Entretien avec Daw Modi, Dakaouomina le 20/12/2009.

⁸⁹ Entretien avec Daw Modi, Dakaouomina le 20/12/2009.

amènent les animaux en transhumance dans la zone exondée (hivernage) et les conduisent sur les pâturages du Delta intérieur du Niger (saison sèche froide et chaude). La relation entre la famille de Daw et celle des deux bergers, deux frères, est ancienne et solide car a été établie entre les pères de ceux-ci. La confiance est très importante car les propriétaires ont une vision très limitée des sorts du troupeau, notamment lorsque les animaux sont sur les circuits de transhumance.

Mobilité habituelle

Daw a une vision très partielle de l'itinéraire suivi par ses animaux pendant la transhumance en zone exondée. Les bergers de la famille s'occupent de tout ce qui concerne le déplacement alors que Daw assure les provisions et l'entretien des familles restées sur place : *c'est toujours le même parcours mais je ne le connais pas. L'année passée j'ai été une fois à N'gau N'gau entre Boni et Douentza. Ce sont les bergers à partir, je leur paie le prix du sel et ils m'appellent une fois arrivés là-bas quand ils partent en ville. Je paie quatre sacs de sel et, chaque année, je donne un taurion à chaque berger et je m'occupe de leurs femmes qui restent avec nous. Pour les frais, nous n'avons pas de chiffres précis car les bergers se nourrissent surtout de lait et ils font le troc avec des céréales et du tabac⁹⁰.*

Cette année les deux bergers sont partis à l'arrivée de l'hivernage, en Juillet, pour revenir vers le dix de Décembre. Il n'y a eu que trois pertes dans le troupeau, donc, la transhumance s'est déroulée sans problèmes. Parfois, des imprévus peuvent se présenter : *l'année passée ils ont eu des problèmes, il fallait payer l'eau car les pluies d'étaient arrêtées pendant vingt jours. Ils m'ont appelé et ils ont vendu un bœuf, quand ils sont revenus, ils m'ont amené 15.000 Fcfa, le restant du prix de la vente⁹¹.*



Figure 14: Un troupeau conduit sur la voie du retour (sur la route Douentza-Gao) de la transhumance annuelle dans le Gourma

Une fois de retour dans le Delta, les animaux sont conduits sur les parcelles de bourgue et le propriétaire leur paie alors un salaire de 40.000 Fcfa par mois qui s'ajoute aux bénéfices de la vente du lait.

⁹⁰ Entretien avec Daw Modi, Dakaouomina le 20/12/2009.

⁹¹ Entretien avec Daw Modi, Dakaouomina le 20/12/2009.

Selon les bergers, les conditions de la transhumance ont empiré. L'accueil est de moins en moins cordial et les résidents se plaignent du fait de devoir payer pour entrer dans le Delta alors que chez eux l'accès aux pâturages est libre. De plus, l'agriculture est de plus en plus pratiquée et les superficies augmentent grâce aussi l'emploi de charrues tirées par des animaux. En cas de dégâts, les éleveurs essaient toujours de se mettre d'accord avec les agriculteurs intéressés mais ceux-ci font souvent recours aux autorités (sous-préfecture, gendarmerie, mairie) pour avoir satisfaction.

Trajectoire de la famille

Comme nous l'avons déjà anticipé, à l'approche de l'année '73, le fondateur de la famille possède un grand troupeau de bovins et pratique le commerce de bétail sur des circuits internationaux. Daw se souvient des récits de son père qui, pendant la grande sécheresse, avait amené ses animaux plusieurs centaines de kilomètres au sud, entre Sikasso et la Côte d'Ivoire. Malgré cette grande migration, les pertes sont élevées et le père de famille fait de pressions sur son aîné pour qu'il investisse dans la reconstitution du troupeau de famille. Ce dernier n'a pas la même vision car *il n'aime pas les bœufs*. Le jeune homme décide en '78 de tenter l'aventure en Côte d'Ivoire où il réussit à s'installer durablement. Ce fait marque un véritable tournant pour toute la famille car les autres frères plus jeunes finissent pour le rejoindre là-bas et participer aux activités commerciales. Daw est parti très jeune et n'a pas de souvenirs de l'année '84. Il a recommencé à venir au Mali de temps en temps depuis '88. A son avis depuis '84 il n'y a pas eu des années vraiment marquantes, il y a toujours quelques décès par maladie mais les pertes sont couvertes par le taux de reproduction.

Changements perçus et perspectives envisagées

La vision de Daw en ce qui concerne l'élevage de famille est très critique : *si tu as beaucoup de têtes c'est difficile car sur cent tu n'as pas assez de lait, alors ce serait mieux en avoir cinquante/soixante. Maintenant quand mon bourgue sera fini, les animaux doivent se déplacer dans les terres d'autrui, là je paie 50.000 Fcfa par troupeau et par an. En plus, il y a aussi du riz de contre-saison et il n'y a pas d'années que les animaux ne font pas de dégâts, l'année passée j'ai payé 17.500 Fcfa²*. La transhumance joue un rôle stratégique pour l'élevage : *quand les bergers partent hors Delta il y a moins de problèmes qu'ici...les problèmes sont surtout liés à l'abreuvement car les gens refusent de te faire abreuver. Je crois que dans la zone exondée les éleveurs vont aussi d'organiser car ici, depuis trois ans, les prix ont beaucoup augmenté. Les éleveurs ont commencé à se faire du mal entre eux car les gens proposent (aux propriétaires) de payer plus de ce qui a été payé l'année précédente³*.

² Entretien avec Daw Modi, Dakaouomina le 20/12/2009.

³ Entretien avec Daw Modi, Dakaouomina le 20/12/2009.

4.3.4. Ali et Bara Bari-Kala Siru E9

Organisation familiale, système productif et activités économiques

Ali et Bara Bari sont deux frères. Le premier a environ 45 ans et le deuxième 35. Suite au décès du père et de plusieurs de leurs frères, ils sont aujourd'hui les seuls gérants des activités héritées par la famille. L'élevage est de loin l'activité plus importante et le troupeau bovin compte actuellement une centaine de têtes. A support de l'élevage des bovins, la famille élève des petits ruminants et possède pas mal de terre dans le Delta. Un hectare est cultivé à riz et plusieurs d'autres sont laissés pour le bourg. Les deux éleveurs à l'aide des enfants s'occupent des animaux et Bara a, depuis neuf ans, pris la relève du grand frère dans la conduite des animaux sur le parcours de transhumance.

Mobilité habituelle

Cette année, comme d'habitude, Bara, à l'approche de l'hivernage, s'est préparé à conduire les animaux en transhumance. Le parcours habituel qu'il pratique l'a amené à s'installer dans la commune de Boni et celle d'Hombori. Les informations sont acquises grâce à des contacts dont il dispose dans les zones d'accueil, *des gens de là-bas qui fréquentent le marché de Fatoma*. Le téléphone a beaucoup amélioré la circulation des informations, toutefois, Bara fait toujours un tour de prospection avant de partir avec les animaux. Au niveau de la famille, Bara part seul avec les enfants, ceux-ci le suivent en conduisant les petits ruminants alors que lui surveille le troupeau bovin. Ils font la route avec d'autres bergers qui partagent le même parcours car, comme ça, ils peuvent d'entraider en cas de maladie ou de perte d'animaux. La transhumance vise les pâturages du Gourma et, jusqu'à l'arrivée dans les zones d'accueil, les hommes et les animaux s'arrêtent seulement la nuit. Après deux semaines de marche ils arrivent à Seghera, dans la commune de Boni : *nous restons sur la dune dix jour, vingt jours, un mois, jusqu'à la fin de l'hivernage. Quand le mil commence à donner nous allons vers Garmi et Losoga, en suite c'est le retour seulement, cette année au moment de la Tabaski*⁹⁴. Selon Bara, durant la transhumance, il arrive plutôt rarement de devoir négocier avec les populations résidents : *nous sommes toujours en brousse parce que les animaux y sont mieux et dans les alentours des villages il y a beaucoup de champs. Ça m'est arrivé de devoir négocier, une fois il y a quelques années. A Douentza j'ai négocié à 10.000 Fcfa un seul abreuvement et à Ngossouma j'ai payé 5.000 Fcfa pour abreuver dans un réservoir qui retient l'eau qui quitte la montagne*⁹⁵. Si l'accès à l'eau se négocie directement sur place avec le propriétaire du puits, l'accès aux pâturages, théoriquement libre, est parfois motif de conflit : *j'ai assisté à des conflits pour les pâturages, les résidents voulaient les faire quitter mais les gens n'ont pas accepté et se sont battues. A la fin, ils sont partis à la gendarmerie et les deux parties ont été sanctionnées...Cela se produit chaque année depuis le temps mais maintenant les autochtones n'acceptent plus*

⁹⁴ Entretien avec Bara Bari, Dakaouomina le 20/12/2009.

⁹⁵ Entretien avec Daw Modi, Dakaouomina le 20/12/2009.

*que les transhumants viennent, ils voudraient que ça soit la même chose que pour l'accès au bourgué*⁹⁶. Selon Bara la plupart des conflits se font entre éleveurs en pleine brousse, les agriculteurs sédentaires seraient beaucoup moins concernés. Les éleveurs bourgoukobe se défendent des principales accusations que leurs adressent les gens d'Hombori, selon eux, les feux de brousse ne sont pas mis exprès par les transhumants mais c'est vrai que beaucoup de bergers vendent des vaches qui ne leur appartiennent pas sans prévenir le propriétaire qui peut, en suite, réclamer les animaux.

Trajectoire de la famille

Les seules années perçues comme marquantes pour les activités pastorales de la famille sont les deux grandes sécheresses de '73 et '84. Ali, le frère plus anciens, décrit la première grande sécheresse : *c'était la famine pour les gens car le sorgho n'avait pas bien donné, les gens avaient faim jusqu'à manger le sorgho rouge que les autorités avaient amené en don. Nous sommes rentrés dans le bourgué en saison froide. Nous avons vendu beaucoup plus que d'habitude car c'est ça l'importance de l'élevage. Sur 200 têtes il y en avait 100 qui avaient survécu*⁹⁷. Malgré la dureté de la crise, l'année '73 est perçue comme meilleure en relation à '84 : *c'était mieux qu'en '84 car là il y avait eu une tempête de sable en saison sèche, du petit soir jusqu'à minuit et beaucoup d'animaux sont tombés dans le fleuve car ils ne voyaient rien*⁹⁸. Suite à la saison sèche la mauvaise pluviosité fait que l'eau de la crue n'est pas suffisante à bien inonder le Delta intérieur. Les éleveurs partent, comme d'habitude, dans la zone exondée pour y rester quatre mois jusqu'au moment de la récolte. Sur cent têtes, il y en a 60 qui meurent. La famille tire des leçons de la crise et commence à acheter l'aliment de bétail et à stocker les résidus des récoltes pour les faire consommer aux animaux en saison de soudure. Au-delà toute la main d'œuvre familiale reste sur les activités agro-pastorales. Bara pour faciliter la reconstitution du troupeau part en Côte d'Ivoire pendant deux ans entre '87 et '89 en faisant le berger salarié, avec ce travail il gagne un jeune taureau tous les six mois.

Dans la perception des deux frères, au-delà des deux grandes sécheresses, il n'y a plus eu des moments vraiment marquants : *depuis lors il y a des années où le troupeau augmente et d'autres où ça diminue. Les animaux sont utilisés en cas de besoin, par exemple un mariage, et pour nourrir le troupeau. Dans le bourgué il faut aussi payer car toute la terre est appropriée et ma terre ne suffit que pendant trois mois...après il faut partir chez quelqu'un d'autre et il faut payer 50.000 Fcfa, après ça suffit jusqu'à l'arrivée de l'hivernage*⁹⁹.

Changements perçus et perspectives envisagées

Ali et Bara ne perçoivent pas des grands changements au niveau du climat, *il y a des années où la pluie manque et d'autres où ça vient, c'est comme toujours*. Ce qui les préoccupe le plus est la

⁹⁶ Entretien avec Daw Modi, Dakaouomina le 20/12/2009.

⁹⁷ Entretien avec Ali Bari, Dakaouomina le 20/12/2009.

⁹⁸ Entretien avec Ali Bari, Dakaouomina le 20/12/2009.

⁹⁹ Entretien avec Ali Bari, Dakaouomina le 20/12/2009.

mésentente avec les éleveurs de la zone exondée. Un moyen pour mieux gérer ces relations de plus en plus tendues serait, selon les interviewés, de mettre tout le monde autour d'une table et de négocier : *il faudrait rassembler toutes les communautés peules d'ici et de là-bas auprès des autorités, avec les chefferies de Boni et Hombori car tout se passe là-bas. Il faut que tout le monde s'asseye ensemble, ici nous sommes une seule communauté, représentée par un seul chef*¹⁰⁰. A part la mésentente entre éleveurs, il n'y a pas d'autres grands dangers pour le système d'élevage familial, étant donné que le manque de pâturages durant la transhumance peut être comblé par l'achat de compléments. Cela fait que, pour le futur de l'exploitation, les éleveurs envisagent de continuer avec les mêmes pratiques d'aujourd'hui, *nous allons leur montrer dans laquelle on pratique l'élevage aujourd'hui.*

¹⁰⁰ Entretien avec Ali Bari, Dakaouomina le 20/12/2009.

5. Annexes

5.1. Trame d'entretien utilisée

Objet : voir termes de références, il s'agit de rencontres individuelles avec des pasteurs, agro pasteurs et anciens pasteurs dans la commune¹⁰¹ qui se focalisent sur le relevé de leurs expériences lors de fortes contraintes qu'ils ont perçues comme des événements¹⁰² susceptibles de remettre en cause leur mode de vie. Ces événements ont marqué leur propre souvenir mais aussi la mémoire collective.

Il faut situer dans le temps l'événement perçu, le qualifier (relever le nom en langue et l'analyser) et comprendre les changements que cela a induit dans le groupe en question (échelle individuelle, du foyer, du troupeau, du campement, des liaisons inter campements et avec les autres communautés).

1. Rappel des données déjà recueillies par les travaux précédents

Noter les caractéristiques de l'interlocuteur et de la rencontre proprement dite¹⁰³ :

- Situation de la rencontre : date, lieu...
- Nom, prénom et âge (approximatif à déduire) ;
- Situation familiale et professionnelle (si possible sans question directe), lieu de vie et d'activité (le déduire) ;
- Origine, arrivée dans la commune (résident ou temporaire).
- Lieu de résidence principal « terroir d'attache » pour les éleveurs transhumance (commune et lieu)
- Groupe social d'appartenance : tribu...
- Type de système d'élevage déjà identifié dans les travaux précédents (si cela est le cas)

¹⁰¹ Il y a quatre communes choisies pour le projet EClIS : Djoungou au Bénin, Dantiandou au Niger, Hombori au Mali et Tessekre au Ferlo Sénégalais (voir site EClIS).

¹⁰² Ce n'est pas à nous de dire quels sont les événements mais à eux de nous indiquer ce qu'ils (ou leurs parents) ont perçus.

¹⁰³ Autant que possible on disposera des informations déjà recueillies par les entretiens précédents conduits dans le cadre des étapes précédentes d'EClIS.

Situer depuis quand l'interlocuteur a la responsabilité de chef de famille pour préciser la période historique à laquelle on va se référer dans l'analyse diachronique.

Préciser le rôle qu'il avait dans la famille avant d'être responsable de la gestion.

3. Le système d'élevage et la mobilité pratiquée le plus habituellement

3.1. Le système d'élevage

Faire parler l'éleveur sur son système d'élevage, et/ou valider les infos dont on dispose déjà pour approfondir et ne reposer les mêmes questions.

Type d'élevage pratiqué, espèces,

Quelles ont été les évolutions de ce point de vue ? pourquoi quelle logique ? Quelles stratégies ?

Troupeau : espèces, races.

Classification de la situation en 2009 selon trois critères : importance en nombre, importance marchande, valeur sociale.

Activité agricole : type de pratique, origine et motivations du passage à l'agriculture.

Activités non agricoles : type de pratique, origine et motivations du passage à l'agriculture.

Ventes des produits laitiers : quels produits, par qui, à quelle période.

3.2. La mobilité « habituelle » Description de la mobilité « habituelle » sur les trois dernières années.

La mobilité habituelle du système, comme s'organise-t-elle ? comment la caractériser ?

Quels sont les objectifs concrets recherchés : pour le troupeau, pour les ressources, pour les revenus, pour les relations sociales ?

Comment se déplacent les animaux ? regroupement de troupeaux, espèces combinées ou séparées ? pourquoi ?

Quelle ampleur sociale prend le mouvement ? (qui se déplace dans la famille ? avec d'autres ?)

Amplitude du déplacement (distance parcourue) ?

Quels sont les points fixes (puits, ancrage foncier terroir d'attache)

- 5.1.1.a.1.1 A repérer au fur et à mesure sur un schéma, une esquisse cartographique avec les principaux repères à l'échelle de la région.

3.3. L'organisation sociale (et socio politique ?) de la mobilité.

- *L'organisation sociale de la mobilité*

Comment les familles ou les groupes sociaux s'organisent-ils ensemble ? à quelles échelles ? avec quels autres groupes ? selon quels critères ou valeurs (parenté, lien de mariage...)?

sur quelles périodes de temps pour garantir la sécurité et la liberté individuelle des déplacements pendant les transhumances ? Avec qui vous associez-vous pour la transhumance ?

Est-ce qu'il y a eu des changements importants dans votre mode d'organisation au cours des vingt dernières années ? comment et pourquoi ?

- *L'information utile à la mobilité.*

Comment est recherchée et communiquée l'information sur les ressources ?

Quelles sont les informations recherchées (ressources, stratégies des autres groupes, pratiques de l'administration, des pouvoirs, risques ?) ?

Rôle des 'éclaireurs', rôle des rencontres aux marchés ?

Comment est échangée l'information ?

Est-ce qu'il y a eu des changements importants dans votre mode d'organisation au cours des vingt dernières années ? comment et pourquoi ?

- *Les décisions qui commandent la mobilité*

Qu'est-ce qui fait l'objet de décisions concertées ? Comment sont prises les décisions ?

Quelles sont les personnes qui se rencontrent, auxquelles les 'éclairateurs' donnent les informations ?

Qui décident en dernier ressort (le groupe, chaque chef de famille ???).

Est-ce qu'il y a eu des changements importants dans votre mode d'organisation au cours des vingt dernières années ? comment et pourquoi ?

- *La gestion des 'rapports politiques'.*

Comment sont gérés les rapports aux 'Autorités', aux Chefferies, comment sont développés et entretenus les accords sociaux, les alliances indispensables

Comment sont gérés les rapports à l'État (ses services techniques, ses forces de sécurité, ...), aux Collectivités territoriales (Maires, ...) ?

Sur quoi portent les négociations ? Qui négocient, selon les cas ?

Est-ce qu'il y a eu des changements importants dans votre mode d'organisation au cours des vingt dernières années ? comment et pourquoi ?

- *La recherche et l'entretien des accords sociaux pour l'accès aux ressources pastorales .(en double avec dessous)*

Comment sont négociés les droits d'accès à l'eau (puits, mares) aux différentes étapes de l'année ?

Comment sont négociés les droits d'accès aux pâturages aux différentes étapes de l'année ?

Comment sont négociés les droits d'accès aux résidus de cultures lors des différentes étapes de l'année ?

Est-ce qu'il y a eu des changements importants dans votre mode d'organisation au cours des vingt dernières années ? comment et pourquoi ?

- *Les conflits dans l'accès aux ressources pastorales .*

Quels sont les cas de conflits que vous avez rencontrés dans l'exercice de la mobilité ?

Quels étaient les circonstances ? Quels ont été les rôles des principaux acteurs ?

Comment ces conflits ont-ils été gérés ? par Qui ?

Est-ce qu'il y a eu des changements importants dans votre mode d'organisation au cours des vingt dernières années ? comment et pourquoi ?

- *La recherche et l'entretien des accords sociaux pour l'accès aux ressources pastorales .(déjà présent ci-dessus)*

Comment sont négociés les droits d'accès à l'eau (puits, mares) aux différentes étapes de l'année ?

Comment sont négociés les droits d'accès aux pâturages aux différentes étapes de l'année ?

Comment sont négociés les droits d'accès aux résidus de cultures lors des différentes étapes de l'année ?

Est-ce qu'il y a eu des changements importants dans votre mode d'organisation au cours des vingt dernières années ? comment et pourquoi ?

3.3. Itinéraires ; calendrier ; ressources pastorales. Décrire le système pratiqué en 2009.

Il s'agit ici de reconstituer sur l'année pastorale les déplacements des pasteurs selon les différents types de mobilité qu'ils pratiquent en fonction des espaces, des saisons et des ressources (eau et aliments du bétail... pâturages herbacés, aériens ; sous produits agricoles..., minéraux...).

Les 'axes' correspondent plus à des mouvements de transhumance à des périodes précises de l'année, avec des variations d'orientation et d'amplitude selon les années 'bonnes' ou 'mauvaises' pour différents espaces, qu'aux 'parcours' sur des espaces de séjour prolongé selon les saisons. Des parties d'itinéraires de transhumance peuvent être considérés comme 'communes' à des éleveurs regroupés en nombre, ou successivement empruntés par différents groupes ; ce sont de véritables 'axes de transhumances'.

Ces éléments devraient pouvoir permettre de produire une cartographie simple des axes de transhumance, des parcours de saison sèche et des espaces de pâturage de saisons des pluies en fonction des pratiques de mobilité et d'appropriation (maîtrise foncière).

3.2. Les mobilités exceptionnelles

Dans quels cas cette mobilité habituelle a changé ?, face à quel type d'événements ?

Quelles ont été les années, où il y a eu des changements importants dans la mobilité : mobilité exceptionnelle, au contraire abandon de la mobilité, mobilité partielle... ?

Décrire de la même manière comment s'est déroulé la mobilité exceptionnelle

Ses circonstances, le phénomène qui l'a motivée

Comment a été géré le déplacement ? avec quels animaux ?

Quelle ampleur sociale prend le mouvement ? (qui se déplace dans la famille ? avec d'autres ?)

Amplitude du déplacement (distance parcourue) ?

Quels sont les points fixes (puits, ancrage foncier terroir d'attache)

5.1.1.a.1.2 A repérer sur un schéma, une esquisse cartographique avec les principaux repères.

4. Evénements : vulnérabilité et adaptabilité liée à l'élevage

Quels ont été les événements importants vécus dans les années qui précèdent qui ont eu un effet très important sur votre activité d'élevage et vos autres activités ? pourquoi ?

L'idée est ici de procéder d'abord à un recensement général, avant de procéder à une analyse par événement. On veut repérer les différents événements qui ont marqué les trajectoires des éleveurs au cours des dernières années dans la commune, en remontant jusqu'à 73 si possible.

Ces facteurs peuvent être liés

- aux pluies, aux ravageurs, aux feux,
- à des maladies,
- à des conflits,
- à des facteurs politiques,
- à des facteurs sociaux et familiaux,
- ...

4.1. Analyse rétrospective des grandes évolutions depuis 1973, filtrée par la mémoire d'un individu, basée sur ces propres souvenirs ainsi que ceux de ses proches.

4.2. Analyse par événement

A priori, au niveau chronologique, on part plutôt de l'instant présent pour remonter dans le temps vers le demi-siècle dernier.

Dater, comprendre et analyser la gestion des crises vécues par les pasteurs et agro pasteurs.

Quelles en sont les véritables traces des différentes crises dans la mémoire collective des pasteurs et des agro pasteurs ?

Événement 1 : « avec nom en langue locale »

Année, saison, mois:

Quelle était la situation du groupe familial : taille globale et main d'œuvre disponible

Quelle était la situation du troupeau à cette époque ? (importance par espèces par rapport à la situation actuelle)

L'activité agricole était-elle déjà pratiquée ?

D'autres activités étaient-elles pratiquées à ce moment ?

De quelle nature ?

Décrire les facteurs en cause et leur manifestation concrète :

Les zones et ressources directement touchées, la période...

Comment s'est manifesté concrètement cet événement pour vous directement ?

Quelles conséquences a eu cet événement ?

Quelles ont été les conséquences sur la ressource en eau et en pâturages ?

Quelles ont été les conséquences subies par la famille ? santé, décès...

Quelles conséquences directement sur vos animaux ? mortalité par espèces élevées à ce moment ? par espèces ?

Conséquences sur les revenus de l'élevage ? lait par exemple ?

Conséquences sur les autres activités ? agriculture ?

Quelles ont été les différentes tactiques et adaptations développées par les éleveurs pour faire face à ces crises ? réactions pour atténuer les effets des ces événements .

Rentrer dans le détail des familles avec sa vie quotidienne, son troupeau et de sa conduite, les relations entretenues avec les autres, l'adaptation des circuits de mobilité et leurs contraintes.

Comment l'éleveur a-t-il tenté de limiter les pertes, s'adapter aux contraintes imposées par l'événement en question ?

-mobilité exceptionnelle : la décrire, dans ses principales caractéristiques,

-vente anticipée d'animaux ?

-changement dans l'organisation du travail : exode, migration d'une partie de la main d'œuvre ?

-développement d'activités complémentaires...

Quels ont été les résultats de ces tactiques à court et moyen terme et sur sa vie quotidienne, le troupeau et ses productions, sur l'argent de la famille ?

Rétrospectivement était-ce le bon choix, la bonne tactique ? pour quelles raisons ?

Est-ce que cet événement a induit des changements importants dans la manière de conduire le troupeau ? de choix des espèces ?

De développement d'activités nouvelles ?

Dans l'organisation de la famille ?

Dans l'organisation du groupe ?

Qu'est-ce qu'on a appris ?

Qu'est ce qu'on a changé dans le système pour être moins vulnérable ?

5.2. Chronogramme de travail et personnes rencontrées

Date	Personnes rencontrées
02/12/2009	Bertrand Guibert (IRAM). Bamako
03/12/2009	Noumou Diakité (Consultant et ancien Dir. ODEM). Sévaré
04/12/2009	
05/12/2009	Rencontres et présentation du plan de travail aux autorités
06/12/2009	d'Hombori : Maire, Sous-préfet, Frère du chef de village d'Hombori
07/12/2009	Amadou Ngouro (Chef du village de Kelmi). Kelmi
08/12/2009	Amidou Amadou (Agro-éleveur de Kiri). Tyofi Kodjolel
09/12/2009	Oumad Meytou (Eleveur de la fraction Inkallou Boureima). Laouna
10/12/2009	Hamma Addou Bairi (Agro-éleveur de Timbadior). Nbelladjam
15/12/2009	Amadou « Djadje » Boulo Moto (Ex-éleveur d'Hombori). Hombori
16/12/2009	Boureima Sidia (Agro-éleveur de Dunguri). Dunguri
17/12/2009	Amadou « Djadje Sékou » Hammadoun (Agro-éleveur de Dossu). Kinya
18/12/2009	Réunion d'exposition des premiers résultats à la Mairie d'Hombori
20/12/2009	Modi Daw (Agro-éleveur de Fatoma). Dakaouomina
20/12/2009	Ali et Bara Bari (Agro-éleveurs de Kala Sirou). Dakaouomina